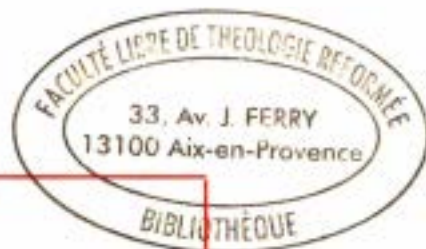


LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA



SOMMAIRE

Pierre COURTHIAL, la Conception barthienne de l'Écriture Sainte examinée du point de vue réforme	1.
Curzio MALAPARTE, Vivisection,	36.
Bibliographie.	39.
Pierre MARCEL, quand l'Esprit n'est plus là. Bulletin de l'Alliance Évangélique Française.	

LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs

publiée par la

SOCIÉTÉ CALVINISTE

Avec la collaboration de pasteurs, docteurs et professeurs
des Eglises réformées françaises et étrangères.

COMITÉ DE RÉDACTION

Jean CADIER — Pierre COURTHIAL

Pierre MARCEL — Michel RÉVEILLAUD — André SCHLEMMER

Avec la collaboration de Klaus BOCKMÜHL, J.G.H. HOFFMANN,
A.-G. MARTIN, Pierre PETIT, etc...

Directeur : Pierre MARCEL, D. Th.

Président de l'Association Internationale Réformée

Rédaction et commandes : 8, rue de Tourville

78 - SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (France)

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONNS

se référer page 3 de la couverture

Franco de port et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux
de « La Revue Réformée ». — Voir pages 3 et 4 de la couverture

Prix de ce numéro : **5 F**

**Nous serions reconnaissants à nos abonnés de bien vouloir régler
sans tarder le montant de l'abonnement 1966. Ils nous épargneront
ainsi temps et argent. Merci.**

— Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque
tome (année ordinaire).

— Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre
adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable
pour l'année suivante.

— Les abonnements doivent être réglés dans les trois premiers mois
de l'année. Les frais de rappel (1 F) sont à la charge des abonnés.



La conception barthienne de l'Écriture Sainte examinée du point de vue réformé

par Pierre COURTHIAL

UN LIVRE CRITIQUE.

Un jeune dogmaticien « réformé », d'origine néerlandaise, Klaas RUNIA, professeur de théologie systématique à Geelong (Australie), a publié aux Etats-Unis, en 1963, un ouvrage remarquable intitulé « *Karl Barth's Doctrine of Holy Scripture* » (W. B. Eerdmans, Grand Rapids, Michigan). Le traducteur en anglais de la *Kirchliche Dogmatik* de BARTH, le théologien G. W. BROMILEY estime que l'étude de RUNIA est une œuvre de valeur et que la critique loyale et pertinente qui est faite de la pensée de BARTH, sur le point précis de sa doctrine de l'Écriture, est un modèle du genre d'études sérieuses à poursuivre sur d'autres points.

C'est à la suite (et à l'école) de RUNIA, et selon les perspectives maintenues avec vigueur par les docteurs « réformés », en distinction des divers « modernismes », du « fondamentalisme » et du catholicisme romain, que nous allons brièvement examiner la doctrine barthienne de l'Écriture Sainte.

RÉSULTATS D'UNE DOCTRINE.

Il nous paraît que la plupart des erreurs, des défauts, et des éléments « gnostiques » de la *Dogmatique* du théologien de Bâle — par ailleurs si riche en aperçus dogmatiques profonds et en sérieux commentaires bibliques — proviennent radicalement de sa doctrine *non-scripturaire* de l'Écriture. Sur ce point fondamental, BARTH n'a pas pu, n'a pas su, n'a pas voulu exorciser les démons de la tradition critique déjà ancienne qui lui fût enseignée et qui continue, hélas ! d'être imperturbablement enseignée dans trop de Facultés de théologie et de Séminaires protestants et catholiques romains. Cette tradition critique (non assez critiquée), établie à partir de « motifs de base » rationalistes ou existentialistes, a marqué la pensée de BARTH d'une empreinte si profonde et persistante que les « motifs de base » bibliques — indéniables — de la *Dogmatique* y sont constamment contre-battus et que les exposés les plus « réformés » de BARTH — et il y en a ! — en sont, comme malgré lui, constamment « déformés ».

Par ailleurs si, d'un côté, quelques anciens disciples de BARTH ont heureusement rejoint l'authentique tradition « réformée », après avoir précisément commencé par reconnaître la fidélité scripturaire des confessions de foi de la Réformation quant à la Parole de Dieu qu'est l'Ecriture, d'un autre côté beaucoup (trop !) de disciples de BARTH, en suite précisément de la doctrine barthienne de l'Ecriture Sainte dont ils s'étaient laissés imprégner, ont malheureusement fini par rejoindre BULTMANN, TILlich, ou Gerhard EBELING.

Autrement dit, tant par rapport à l'ensemble de la pensée barthienne que par rapport à l'évolution d'un bon nombre de barthiens, la doctrine barthienne de l'Ecriture Sainte a joué le rôle néfaste qu'elle risquait inévitablement de jouer, plus ou moins, tôt ou tard.

Le « défaut » majeur et radical de la pensée de Karl BARTH est certainement là, à ce point de sa doctrine non-scripturaire de l'Ecriture.

Si le redressement de la pensée théologique protestante et, ensuite, de la prédication, du témoignage et de la vie des Eglises de la Réformation, n'a pas porté les fruits qu'il promettait dans les années trente et quarante, si plusieurs de ces Eglises sont acculées aujourd'hui à certaines impasses (en particulier, œcuméniques) que nous constatons, c'est que les « motifs de base » bibliques, après avoir un temps opéré magnifiquement dans le renouveau théologique et ecclésial du xx^e siècle, ont été barrés et offusqués par des « motifs de base » extra-bibliques et antibibliques qui ont opéré déjà, au départ, dans la doctrine barthienne de l'Ecriture.

I. L'ECRITURE, TEMOIGNAGE DE LA REVELATION DE DIEU

Selon BARTH, « quand nous étudions la Bible, nous avons affaire d'abord à un témoignage écrit, qui ne coïncide pas automatiquement avec la révélation, mais qui l'atteste seulement, et c'est en cela que consiste la limite » (D. 5, p. 7) ¹.

« Pour comprendre que la Bible est un témoignage de la révélation divine, il importe donc de ne jamais oublier, d'une part qu'elle n'est qu'une parole humaine relative à la révélation, d'autre part que la révélation est le fondement, l'objet et la substance de cette parole humaine. Autrement dit, nous nous souviendrons constamment à la fois de la *différence* et de l'*unité* qui existent entre la Bible et la révélation » (*ibid.*).

¹ Nos références se reportent à la traduction française de la *Kirchliche Dogmatik* ; le premier chiffre indique le fascicule de cette traduction ; le second chiffre, précédé de p., indique la page.

Les prophètes et les apôtres sont les « premiers témoins » ou les « témoins directs de la révélation » (*ibid.*).

« Leur fonction *passive* consiste dans le fait qu'à la différence de nous tous et de tous les autres hommes, ils ont *vu* et *entendu* d'une manière unique l'événement sans pareil de la révélation dans leur contexte historique » (D. 5, p. 32).

« Sous son aspect actif la fonction des premiers témoins consiste dans le fait qu'à la différence de nous tous et de tous les autres hommes, ils ont été chargés de *publier* la révélation — telle qu'ils l'ont reçue — au reste du monde, c'est-à-dire à nous-mêmes et à tous les autres hommes » (D. 5, p. 33).

1. — OUI, L'ÉCRITURE EST TÉMOIGNAGE

Il est incontestable que, selon l'Écriture elle-même, les écrits prophétiques et apostoliques constituent un témoignage, des témoignages : le témoignage, les témoignages rendus à la grâce de Dieu en Jésus-Christ et appelant tous les hommes à la foi et à la conversion, comme les avertissant du jugement de Dieu s'ils rejettent cette grâce offerte. Affirmer que l'Écriture est « témoignage », c'est affirmer, selon l'Écriture elle-même, que Jésus-Christ est le centre de toute la révélation et qu'Il est l'unique Sauveur, l'unique Seigneur. Nous pouvons et devons donc dire avec BARTH que « quand nous étudions la Bible, nous avons affaire d'abord à un témoignage ».

Mais BARTH suit-il la Bible quand il affirme que la Bible « atteste seulement » la révélation et qu'en cela consiste sa « limite » ? La Bible se présente-t-elle *seulement* comme une attestation de la révélation ? L'attestation biblique n'est-elle pas elle-même révélation ? Le fait est que Jésus déclare sans aucune réserve en parlant aux apôtres qu'Il a Lui-même choisis : « Qui vous écoute M'écoute » (Luc 10 : 16). Le fait est que, selon l'Écriture Sainte, les témoignages prophétiques et apostoliques de la révélation *font partie* de la révélation. Le fait est que, selon l'Écriture Sainte, l'*Écriture Sainte* n'est pas *seulement* témoignage de la révélation mais *est révélation*.

Que peut signifier alors le mot de « limite » que BARTH applique à l'Écriture ? La différence entre les témoignages prophétiques et apostoliques et les nôtres, n'est pas seulement que les auteurs de la Bible ont été des « premiers témoins » ou des « témoins directs de la révélation », ce que nous ne sommes pas évidemment ; la différence c'est aussi que ces témoignages prophétiques et apostoliques sont l'œuvre de l'Esprit Saint qui a conduit, porté, inspiré les auteurs de la Bible. Le témoignage de l'Esprit nous est donné dans et par les témoins humains choisis par Lui (Matthieu 10 : 19-20 ; Jean 14 : 26).

Comme le remarque RUNIA dans son étude (p. 38), alors que BARTH affirme de manière « dialectique » à la fois l'*unité* et la

différence du témoignage biblique et de la révélation, s'il peut citer maints textes bibliques affirmant l'unité, il n'en cite aucun (et pour cause !) affirmant la différence.

2. — ELLE EST AUSSI RÉVÉLATION

L'affirmation barthienne de la *différence* entre le témoignage biblique et la révélation *n'est pas scripturaire*. Elle est contraire aussi à toutes les confessions de foi réformées.

Elle est aussi — quoi qu'aient pu prétendre BARTH², NIESEL³ et REID⁴ — contraire à l'enseignement de CALVIN. BARTH, NIESEL et REID lisent CALVIN avec des lunettes barthiennes. DOUVEY⁵, WALVOORD⁶ et John MURRAY⁷ comme maintenant RUNIA (pp. 39 à 46) rétablissent fermement la vérité sur ce point. Pour le réformateur français comme pour les confessions de foi réformées et les docteurs, pasteurs et fidèles vraiment réformés, *l'Ecriture Sainte est la Parole de Dieu, est révélation de Dieu, sans aucune restriction ou limitation*.

« Etant illuminés par (la) vertu (du Saint-Esprit), déjà nous ne croyons pas ou à notre jugement, ou à celui des autres, que l'Ecriture est de Dieu ; mais, par-dessus tout jugement humain, nous arrêtons indubitablement qu'elle nous a été donnée de la propre bouche de Dieu par le ministère des hommes, comme si nous contemplions à l'œil l'essence de Dieu en elle. Nous ne cherchons point ou arguments ou vra'semblances auxquels notre jugement repose ; mais nous lui soumettons notre jugement et intelligence, comme à une chose élevée par-dessus la nécessité d'être jugée... nous sommes très certains d'avoir en elle la vérité inexpugnable. »⁸

Nous voulons bien qu'il soit question avec l'Ecriture de « *révélation indirecte* » en ce sens que nous ne connaissons la Révélation (« spéciale », à la distinction de « générale » ou « universelle ») que par les prophètes et les apôtres inspirés. Mais en ajoutant aussitôt que, par le moyen de ces témoins bibliques nous rencontrons certainement le Seigneur Lui-même et la vérité de Sa Parole salvatrice. Le témoignage biblique est bien pour nous la « *révélation directe* » de Dieu.

² Das Schriftprinzip der reformierten Kirche, dans Zwischen der Zeiten, 1925, p. 219.

³ W. NIESEL, The Theology of Calvin, trad. angl. Philadelphie, 1956.

⁴ John K.-S. REID, The Authority of Scripture.

⁵ Edward A. DOWEY, Jr., The Knowledge of God in Calvin's Theology, New-York, 1952.

⁶ Ed. John F. WALVOORD, Inspiration and Interpretation, Grands Rapids, 1957.

⁷ John MURRAY, Calvin on Scripture and Divine Sovereignty, Baker, Grand Rapids, 1960.

⁸ Institution, I, VIII, 5.

Concrètement, la Bible n'est pas le lieu où la révélation *peut* se produire mais la Bible fait partie de la révélation de Dieu ; elle *est* révélation.

3. — CHRISTOMONISME OU CHRISTOCENTRISME

Le « christomonisme » de BARTH, concentrant et réduisant la révélation de Dieu au seul événement de Jésus-Christ dans le temps des années 1 à 30 de notre ère, et même dans le seul temps des quarante jours de l'histoire de Pâques, oblige le théologien de Bâle à ne voir la révélation de Dieu ni dans la révélation universelle (qu'affirment l'Écriture et particulièrement saint Paul dans Romains 1 : 18 et ss.) ni dans la révélation scripturaire (qu'affirme aussi toute l'Écriture).

Comme nous l'avons déjà remarqué dans nos précédents articles de *La Revue réformée* ^{8b1a}, BARTH conclut, de manière non scripturaire, que du fait que nous ne sommes sauvés par grâce, par le moyen de la foi, qu'en Jésus-Christ, que par Jésus-Christ seul, Dieu ne Se révèle qu'en Jésus-Christ, que par Jésus-Christ seul.

La *Lettre aux Hébreux* qui souligne notre salut par Jésus-Christ seul (« nous sommes sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus-Christ, une fois pour toutes ; par une seule offrande Il a amené à la perfection pour toujours ceux qui sont sanctifiés », 10 : 10, 14) affirme la réalité et la vérité de la révélation qu'est l'Ancien Testament : « Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps nous a parlé par le Fils... » (1 : 1 et 2). Ainsi BARTH impose-t-il à l'Écriture et à la dogmatique de l'Eglise un schéma qui les déforme.

Le Christ dans les Évangiles ^{8er}, les auteurs du Nouveau Testament, citent fréquemment l'Ancien comme la Parole même de Dieu (Rom. 3 : 2 ; Actes 4 : 24, 25 ; 13 : 34, 35 ; Hébr. 1 : 6, etc...). Et les auteurs du Nouveau Testament apportent leurs paroles comme la Parole même de Dieu (Gal. 1 : 8, 2 Corinth. V, 20). *Les témoignages prophétiques qui forment l'Ancien Testament comme les témoignages apostoliques qui constituent le Nouveau Testament sont « révélation » dans le plein sens du mot.*

^{8b1a} Karl BARTH et quelques points des Confessions de Foi réformées : n° 33 (IX/1), n° 38 (X/2).

^{8er} Cf. l'étude de Pierre MARCEL, *Christ expliquant les Ecritures*, « Revue Réformée », n° 36, pp. 14 à 45.

Cette étude est capitale pour notre sujet. En effet, la conception que BARTH se fait de l'Écriture (et en général toutes les conceptions modernes de l'Écriture) est inconciliable avec la conception que Jésus-Christ avait et enseignait des Ecritures de l'Ancien Testament. Sur ce point fondamental, on ne peut éviter, ici, de récuser la Parole du Christ, et de se mettre ouvertement en contradiction avec elle. Ou bien, faudrait-il admettre deux conceptions différentes des Ecritures : l'une pour l'Ancien Testament, à la suite du Christ et des Apôtres, l'autre pour le Nouveau Testament ? Voilà un point crucial.

Le rejet du « christomonisme » barthien ne doit pas nous écarter cependant du « christocentrisme » de l'Écriture.

« Si ce que dit le Seigneur Jésus est vrai, que nul n'a vu le Père sinon le Fils, et celui auquel le Fils veut le révéler, il a fallu que ceux qui ont voulu dès le commencement parvenir à la connaissance de Dieu, aient été dirigés par Lui, qui est la Sagesse éternelle. Car comment eussent-ils compris au commencement les secrets de Dieu, ou comment les eussent-ils annoncés, sinon étant instruits par Celui qui seul les connaît ? Ainsi, les saints du temps passé n'ont jamais connu Dieu autrement qu'en Le regardant en Son Fils comme en un miroir. Quand je dis cela, j'entends que Dieu ne s'est jamais manifesté aux hommes que par son Fils, c'est-à-dire par sa Vérité, Sagesse et Lumière unique. De cette source, Adam, Noë, Abraham, Isaac, Jacob ont puisé tout ce qu'ils ont eu de connaissance spirituelle. De cette même source les prophètes ont puisé tout ce qu'ils ont enseigné et laissé par écrit de doctrine »⁹. Voilà pour l'Ancien Testament.

Et voici pour le Nouveau : « Il n'a rien été permis aux apôtres de plus que ce que les prophètes avaient eu anciennement, à savoir d'exposer l'Écriture déjà donnée, et montrer que toutes les choses qui sont déjà dites, ont été accomplies en Jésus-Christ ; et encore, qu'ils n'ont point fait cela, et ne l'ont dû faire, que de par le Seigneur, c'est-à-dire ayant l'Esprit de Jésus-Christ leur dictant ce qu'ils avaient à dire. Car le Seigneur Jésus a limité toute leur ambassade en cette sorte, leur commandant d'aller et d'enseigner : non point ce qu'ils auraient forgé à la volée d'eux-mêmes, mais seulement tout ce qu'Il leur avait enjoint »¹⁰.

II. L'HUMANITE DE L'ECRITURE SAINTE

Comme l'ont toujours fait les réformés (et, disons-le, tous les chrétiens « catholiques »), Karl BARTH affirme l'*humanité* de la Bible.

« L'Écriture Sainte correspond exactement à l'unité de Dieu et de l'homme en Jésus-Christ : elle n'est ni uniquement divine, ni uniquement humaine, ni un mélange d'humain et de divin, ni une tierce grandeur résultant de leur combinaison. A sa manière et à sa place, elle est, comme Jésus-Christ lui-même, *à la fois entièrement divine et entièrement humaine*. » (D. 5, p. 43).

Voilà qui est bel et bon.

Mais, soulignant l'humanité de la Bible, BARTH affirme aussi d'étranges choses. Par exemple :

« La Bible est également vulnérable et faillible dans ses structures plus spécifiquement religieuses et théologiques... »

⁹ CALVIN, *Institution*, IV, VIII, 6.

¹⁰ *Id.*, IV, VIII, 8.

« Les doublets et les contradictions y abondent... » (D. 5, p. 51).

« Que, sur le plan religieux et théologique, les hommes de la Bible aient été vulnérables, que dans ce domaine comme ailleurs, ils aient été des hommes faillibles et susceptibles d'erreurs, c'est ce qu'il est impossible de nier, étant donné la teneur de l'Ancien et du Nouveau Testaments — à moins de les priver de leur humaine condition et de tomber dans le docétisme. » (D. 5, p. 52).

« Dieu utilise ce texte humain faillible pour nous le faire accepter et écouter tel qu'il est, en dépit de toute sa vulnérabilité. » (D. 5, p. 75).

Il est clair que pour BARTH la réelle humanité de la Bible implique sa non moins réelle faillibilité. Il est clair aussi que pour BARTH la réelle humanité de la Bible fonde la légitimité de la tradition critique dont nous avons parlé au début de cet article. Certes, pour BARTH, ce qu'établit la dite tradition critique n'est que « travail d'approche » ne dispensant pas « d'aller plus loin » (D. 5, p. 8), mais BARTH reçoit cependant ses « résultats parfois impressionnants » comme s'ils allaient de soi et pouvaient être considérés vraiment comme « acquis ».

1. — OUI, L'ÉCRITURE EST HUMAINE

Ce qui est navrant dans la doctrine de BARTH sur l'Écriture, ce n'est pas qu'il en affirme l'humanité, c'est qu'il bloque ensemble « humanité » et « faillibilité ». Certes l'humanité de la Bible ne consiste pas seulement en ce qu'elle est composée de mots humains, en ce qu'elle s'exprime en langage humain, mais en ce que ses auteurs sont de vrais auteurs, qui n'ont pas écrit « mécaniquement » comme des sténographes, mais « activement » à partir de ce qu'ils voyaient, savaient, pensaient et sentaient, employant le style et les modes d'expression qui leur étaient propres. L'action du Saint-Esprit ne s'est pas substituée à la leur comme l'eût fait celle d'un *deus ex machina*, mais les a cependant « portés », « conduits » pour qu'ils parlent (de la part) « de Dieu » (II Pierre 1 : 21).

Il convient de noter qu'à plusieurs reprises^{10bis}, BARTH semble confondre (pour les rejeter ensemble) le *dogme* ecclésial de l'inspiration de l'Écriture et les *théories* de certains théologiens sur l'inspiration.

Le *dogme* de l'inspiration, comme tout dogme reçu de l'Écriture par l'Eglise, affirme un mystère révélé par la Parole de Dieu.

Ce que les pères de l'Eglise ancienne, les réformateurs, les docteurs fidèles aux confessions de foi réformées ont toujours unanimement affirmé, avec l'Eglise dans ces confessions de foi, c'est le fait certain et impétueux que toute l'Écriture est inspirée

^{10bis} Par exemple D. 5, pp. 56 ss.

de Dieu, qu'elle est un donné de révélation, qu'elle est (directement !) Parole de Dieu. Et cette affirmation de foi vient de ce que l'Ecriture dit d'elle-même.

Par ailleurs, les *théories* sur l'inspiration, comme toutes les théories théologiques à propos d'un dogme, recherchent (ont recherché) le « comment ? » du mystère, et tombent trop souvent dans le travers de fausser celui-ci en prétendant l'expliquer.

Certains pères et certains docteurs ont ainsi avancé, en recherchant spéculativement le « comment ? » de l'inspiration, des théories dont la plupart (du xvii^e au xx^e siècle) sont non seulement contestables, parce que rationnelles et subjectives, mais inadmissibles parce que portant atteinte au mystère même de l'acte inspirateur de Dieu.

C'est ainsi que le *Consensus Helveticus* de 1675, auquel s'en prend BARTH ^{10^{ter}}, dont l'autorité ne s'est exercée que sur des Eglises suisses et qui n'a jamais été accepté par l'ensemble des Eglises réformées (avec ses affirmations sur l'« inspiration » du texte hébraïque de l'Ancien Testament », *quoad consonas, tum quoad vocalia, sive puncta ipsa, sive punctorum saltem potestatem* », « en ce qui concerne les consonnes et les voyelles et même les points ou du moins la force de ces points »), a, de fait, été critiqué par les meilleurs théologiens réformés ¹¹.

Tous les docteurs réformés — si méconnus par BARTH ! — (et pour ne parler que de ceux de notre siècle : BAVINCK, KUYPER, BERKOUWER, RIDDERBOS aux Pays-Bas, LECERF en France, RUNIA en Australie, MURRAY et KLINE aux Etats-Unis, MORRIS et PACKER en Grande-Bretagne), tous ont insisté sur l'humanité de la Bible, tous rejettent un obscurantisme scientifique interdit aux enfants de lumière, tous ont remarqué, étudié, fait valoir la personnalité, les formes littéraires, les expériences, la diversité de cultures, d'expressions, de milieux, d'époques des auteurs de la Bible et ont comparé les livres de la Bible avec ceux d'autres religions particulièrement quand il y a ressemblances et dépendances dans les moyens d'expressions et les expressions elles-mêmes.

L'« humanité » ou, pour prendre une expression de BARTH, la « mondanité » de l'Ecriture Sainte a toujours été non seulement reconnue mais exposée par les réformés du xvi^e siècle ou d'aujourd'hui. Et cette « humanité » ou « mondanité » de la Bible implique certainement une certaine « limitation », toute « humanité » étant « finie », « limitée », comme l'écrit RIDDERBOS, cité par RUNIA (p. 68) : Le Nouveau Testament est le « fruit d'une aperception, qui n'était pas infinie, et d'une reproduction qui ne pouvait excéder les limites de la compréhension humaine et de la mémoire humaine » ^{11bis}.

^{10^{ter}} D. 5, p. 66.

¹¹ Cf. BAVINCK, *op. cit.* I, p. 385 ; LECERF, *Introd. Dogmatique*, II, p. 161 ; RUNIA, *op. cit.*, p. 162.

^{11bis} Herman RIDDERBOS, *Heilsgeschiedenis en Heilige Schrift*, p. 126.

Et c'est Abraham KUYPER, cité par RUNIA (*id.*), qui a écrit :

« Comme le Logos n'est pas apparu en forme de gloire, mais dans la forme d'un serviteur, s'unissant Lui-même à la réalité de notre nature comme celle-ci est devenue en suite du péché, de même, pour la révélation du Logos (L'Écriture Sainte), le Seigneur Dieu accepte notre conscience, notre vie humaine telle qu'elle est... Les « ombres » restent humainement imparfaites, bien loin de leur contenu idéal. Les « mots prononcés », bien qu'embrasés de l'Esprit-Saint, restent liés à la limitation de notre langage, perturbé qu'il est par des anomalies. En tant qu'œuvre écrite, l'Écriture Sainte porte aussi sur le front la marque de la forme d'une servante » ¹².

Je citerai ici, une fois encore Jean CALVIN : « Nous ne voyons qu'en partie. Pourquoi ? Car nous ne sommes pas encore participants de la gloire de Dieu : et ainsi nous n'en pouvons pas approcher, mais il faut qu'Il se révèle à nous selon notre rudesse et infirmité... Depuis que Dieu est apparu aux hommes mortels, ce n'a pas été pour Se déclarer tel qu'Il était, mais selon que les hommes le peuvent porter... N'attendons donc point que Dieu vienne en Sa gloire inestimable, que les cieux se fendent, que tous les Anges de paradis nous apparaissent : mais quand notre Seigneur nous déclare que c'est Lui qui parle, qu'il nous suffise, humilions-nous incontinent » ¹³.

L'Incarnation de la Parole de Dieu en Jésus de Nazareth, comme l'« Inscripturation » de la Parole de Dieu en l'Écriture Sainte sont « *accomodatio Dei* » à notre humanité, à notre mondanité.

2. — ELLE N'EST PAS FAILLIBLE POUR CELA

Mais de même que la Parole de Dieu incarnée était sans péché, de même la Parole de Dieu « inscripturée » est sans erreur.

Le docétisme niait la réalité de l'humanité de Jésus. Affirmer que Jésus a été sans péché serait-il du docétisme ? Affirmer que l'Écriture Sainte n'est pas faillible en serait-il ? Pourquoi BARTH bloque-t-il humanité et faillibilité de l'Écriture Sainte ? Bloquerait-il humanité et péché en Jésus ?

Nous sommes d'accord avec BARTH pour souligner et exposer l'humanité et la « mondanité » de la Bible. Nous sommes d'accord avec lui pour souligner le caractère « juif » de la Bible. Pas plus que nous ne devons avoir honte de l'humanité et de la « juiverie » de la Parole de Dieu incarnée, nous n'avons honte de l'humanité et de la « juiverie » de l'Écriture Sainte. Et, comme Jésus avait quelques ancêtres et quelques gouttes de sang « étrangers » dans les veines, il y a aussi quelques pages « non-juives » dans la Bible.

¹² Abraham KUYPER, *Principles of Sacred Theology*, éd. angl., 1954, p. 478.

¹³ Jean CALVIN, *Sermons sur les dix commandements*, Genève, 1557, p. 20.

Certes, la « correspondance » entre l'incarnation et l'inscription est relative et ne doit pas être poussée : l'incarnation est l'*unio-personalis* de Dieu et de l'homme en Jésus-Christ ! Mais il reste que la « correspondance » a tout de même un sens (relatif aussi !) et que BARTH a bien tort d'accuser la tradition réformée (et catholique) de docétisme pour justifier la prétendue faillibilité de l'Écriture Sainte.

Certes, de même que l'humanité réelle des hommes implique « ordinairement » leur caractère pécheur et que cependant Jésus, homme, vraiment homme, a été sans péché, de même la réalité humaine des livres humains implique « ordinairement » leur caractère faillible et cependant la Bible, livre humain, livre vraiment humain, n'est pas faillible. C'est que dans un cas comme dans l'autre l'« ordinaire » est suspendu. Par Dieu. Pour Sa Gloire. Et pour nous.

L'humanité de Jésus est semblable à la nôtre en toutes choses, *excepté le péché*. L'humanité de la Bible est semblable à celle de tous les livres humains, *exceptée l'erreur*.

L'humanité de Jésus a été *sine labe concepta* (conçue sans tache) : c'est le miracle de l'incarnation du Fils unique et éternel de Dieu. L'humanité de la Bible a été *sine labe concepta* : c'est le miracle de l'inspiration dans l'inscription de la Révélation de Dieu.

En prenant les choses dans l'autre sens (ce que fait ensuite RUNIA) on pourrait dire : « Si l'Écriture est " inspirée de Dieu " (II Timoth. 3 : 16), si " c'est poussés (portés) par l'Esprit-Saint que des hommes ont parlé (de la part) de Dieu " (II Pierre 1 : 21), comment pourrait-il être question là de faillibilité ? Comment Dieu pourrait-il être faillible dans sa Révélation à nous ? Comment

3. — LE MIRACLE DE L'INSPIRATION

Dieu nierait-il sa propre vérité ? »

Nous venons de parler de miracle au sujet de l'inspiration de la Bible. Or, pour justifier la prétendue faillibilité de l'Écriture, BARTH fait un singulier parallèle entre les miracles du Nouveau Testament et l'« inscription » :

« Quand la Bible nous dit que le Christ a marché sur les eaux, quand elle nous parle de sa crucifixion, quand elle nous raconte dans Jean 11 que Lazare n'était plus qu'un cadavre, quand elle mentionne, dans nombre d'autres passages, tous ces gens boiteux, aveugles, sourds ou affamés que Dieu a miraculeusement secourus — elle nous dit la vérité. Et ceci doit nous aider à comprendre que, dans l'exercice de leur fonction de témoins, les prophètes et les apôtres ont été eux-mêmes des hommes semblables à tous les autres, faibles, pécheurs, et susceptibles d'erreurs comme nous tous » (D. 5, p. 71).

Oui, c'est là un bien curieux parallèle ! Il est vrai que les prophètes et les apôtres étaient eux-mêmes des hommes semblables à nous, faibles, pécheurs et susceptibles d'erreurs... de même que les hommes vers lesquels est allé le Seigneur étaient boiteux, aveugles, sourds et affamés. Mais *il y a eu le miracle justement* : les boiteux ont marché, les aveugles ont vu, les sourds entendu et les affamés ont été nourris... de même les prophètes et les apôtres ont été « inspirés » et eux qui étaient en eux-mêmes faillibles ont écrit le témoignage infallible compris dans la Révélation.

Si le miracle est arrivé..., si Lazare mort est ressuscité..., si le Seigneur a marché sur les eaux..., alors aussi Moïse, et David, et Esaïe, et Luc, et Paul n'ont pas erré et n'ont pas failli en écrivant la Parole de Dieu. Après le miracle... Lazare n'était plus mort..., les boiteux ne boitaient plus..., les aveugles voyaient... et Moïse le faillible, David le faillible, Esaïe le faillible, Luc le faillible et Paul le faillible ont écrit l'infaillible vérité de la Bible. L'argument de BARTH est bien mal mené puisque, remis d'aplomb, il amène à conclure... à l'inverse de la conclusion de BARTH ! *Les erreurs de la Bible attesteraient simplement... que le miracle de l'inspiration du Saint-Esprit n'a pas eu lieu !*

4. — LE SCANDALE BIBLIQUE

BARTH, à plusieurs reprises, parle du « skandalon » de la Bible.

« Le scandale, c'est que, parallèlement à l'opprobre de la croix, la Parole a été faite chair, et qu'ainsi Dieu a fondé, rassemblé, illuminé et sanctifié son Eglise dans le cadre de l'humanité déchue. Il ne peut être surmonté qu'en vertu de la miséricorde divine qui en est l'origine et la cause. C'est pourquoi il ne nous est pas permis d'en faire abstraction et de croire que nous sommes capables de le surmonter nous-mêmes. Autrement dit, toute démarche visant à faire de la Parole de Dieu une parole humaine infallible — et inversement — constitue un refus du miracle attesté par la Bible, un acte de rébellion contre la souveraineté de la grâce de Dieu qui s'est fait homme en Christ afin de glorifier son nom dans le cadre de l'humanité. » (*ibid.*).

Voilà encore qui est bien curieux.

Le double « skandalon » véritable de l'Écriture, c'est :

— d'abord que la Bible s'adresse aux hommes avec la proclamation du salut par grâce, condamnant les hommes comme coupables et sans mérite et les conviant à la foi et à la repentance ;

— ensuite que la proclamation de cette vérité vienne aux hommes sous une forme très humaine par des bergers, des pécheurs de poissons, des hommes très simples, le plus souvent qui parlent notre langage d'hommes et affirment parler la Parole de Dieu.

Ce double « skandalon » de l'Écriture Sainte « correspond » au double « skandalon » de Jésus :

— il est d'abord le Fils de Dieu s'affirmant aux *hommes* comme leur *Sauveur* ;

— il se manifeste ensuite comme un humble serviteur, *humilié* jusqu'à la mort sur la croix alors qu'Il est *Dieu Lui-même*.

Le « skandalon » de la Bible c'est que la Parole infaillible de Dieu se présente en paroles humaines réclamant notre totale soumission. Le « skandalon » de la Bible c'est que n'importe qui peut en faire, s'il ne croit pas, n'importe quoi. Le « skandalon » de la Bible c'est que la Parole de Dieu « vivante et efficace, plus tranchante qu'une épée à deux tranchants, pénétrante jusqu'à partager âme et esprit, jointures et moelles, et qui juge les sentiments et les pensées du cœur » (Hébreux 4 : 12) est placée aux mains des hommes qui peuvent la considérer comme faillible ! Mais le « skandalon » de la Bible est surmonté par l'Esprit qui ne cesse de parler et d'agir en elle et par elle.

III. DIFFICULTES DE LA BIBLE

En réaffirmant devant la doctrine barthienne de l'Écriture, la doctrine « réformée » (par la Bible) de l'Écriture, à savoir que *dans la réalité de son « humanité »* elle est *entièrement divine*, elle est la Parole de Dieu, sans réserve ni restriction, nous reconnaissons, avec tous les docteurs et fidèles réformés, les « difficultés » que rencontre cette doctrine.

Quelle est d'ailleurs la doctrine chrétienne qui n'en rencontre pas ? Toute doctrine chrétienne apporte avec soi, dans son mystère, des difficultés que notre intelligence ne peut résoudre.

La doctrine de la Trinité, la doctrine de la création, la doctrine du salut par grâce, la doctrine de la prédestination, la doctrine de l'homme, toutes les doctrines, tous les « dogmes » de la foi confessée par l'Eglise ont leurs « difficultés ». Mais les « difficultés » n'obligent pas au doute. Et c'est un grand malheur lorsque les difficultés amènent l'Eglise et les chrétiens à douter de la vérité révélée par la Parole et l'Esprit de Dieu.

Au reste, toutes les difficultés qui surgissent autour des doctrines de la foi n'ôtent rien à la lumière de la Révélation bien qu'elles se posent à nos intelligences avec de vigoureux points d'interrogation. Nous aurons toujours une « foi cherchant à comprendre », pour reprendre le premier titre du *Proslogion* d'ANSELME. Au reste « La révélation de tes paroles éclaire ; elle donne de l'intelligence aux simples » (Psaumes 119 : 130). « L'ordre de Dieu c'est : la foi d'abord, la vue ensuite, et non *vice versa*. » ¹⁴

¹⁴ J.-I. PACKER, *Fundamentalism and the Word of God*, Londres, 1958, p. 109.

Dans les lignes qui suivent nous soulignons quelques difficultés. Nous ne prétendons pas les résoudre.

1. — LIMITATIONS ET FAILLIBILITÉ

Une difficulté par exemple est de bien voir la frontière entre les « limitations » et la « faillibilité » de l'Écriture. La question se pose, en « correspondance », à propos du « savoir » de Jésus-Christ.

Nous savons, par l'Écriture, que le « savoir » de Jésus était limité. Il ne savait pas le jour et l'heure de la fin des Temps (Matth. 24 : 36). Nous savons aussi, par l'Écriture, que Jésus a dû grandir en « savoir » et qu'il a dû « apprendre » l'obéissance. Que Jésus ne savait pas tout, que Jésus dût apprendre, cela fait partie de la réalité de son « humanité ».

Mais la relative « ignorance » de Jésus ne signifie aucunement qu'il ait pu « être victime d'illusion, ou de jugement erroné sur quelque sujet sur lequel il ait pu être appelé à se prononcer. »¹⁵ Parce que Jésus était « sans péché », Il était préservé de toute erreur dans tout ce qu'Il révélait comme l'Unique venu d'auprès du Père.

De même, en tout ce qu'elle révèle de Dieu et de sa volonté, de sa grâce et de son jugement, les « limitations » de l'Écriture n'ont rien à voir avec une quelconque « faillibilité ».

BARTH en appelle à quatre faits pour souligner la faillibilité de l'Écriture :

- a) le fait de la *conception du monde et de l'homme* qu'elle présente,
- b) le fait qu'elle mêle « *histoire* » et « *sagas et légendes* »,
- c) le fait qu'elle contient des *erreurs religieuses et théologiques*,
- d) le fait qu'elle est un *produit de l'esprit juif*.

Nous allons, à la suite de RUNIA, examiner successivement ces quatre points :

a) *La conception biblique du monde et de l'homme.*

Pour BARTH, il ne fait pas de doute que « nous nous heurtons dans la Bible à *certaines représentations du monde et de l'homme*, à certaines idées ou appréciations qui nous sont devenues étrangères » et que les « hommes de la Bible participent, chacun à sa manière et selon ses possibilités à la culture de leur époque et de leur milieu »¹⁶.

Il y a là une difficulté indéniable. S'il est vrai que l'Écriture emploie souvent le langage ordinaire et commun des « apparences sensibles », s'il est vrai qu'elle emploie ailleurs le langage imagé de la poésie ou le langage (oriental) des symboles, il reste aussi cepen-

¹⁵ James ORR, *Revelation and Inspiration*, p. 150 (cité par RUNIA).

¹⁶ D, 5, p. 50.

dant que, sans « enseigner » ou « révéler » une « conception du monde » définie, l'Écriture Sainte emploie « indirectement » ou « incidemment » des expressions (en référence à des conceptions du monde et de l'homme) que nous n'emploierions plus aujourd'hui et qui sont identiques à celles que nous trouvons dans des écrits extra-bibliques de l'époque où elles ont été employées. Et ceci est vrai tant pour l'Ancien que pour le Nouveau Testaments.

Déjà des docteurs aussi réformés que BAVINK¹⁷ et LECERF¹⁸ l'avaient reconnu, comme le reconnaissent carrément aujourd'hui un RIDDERBOS¹⁹ ou un RUNIA²⁰. Un texte comme Philippiens 2 : 10 et certains textes concernant la structure biologique ou psychologique de l'homme en sont la preuve. Mais peut-on parler là « d'erreurs » de la Bible et mettre en cause, comme semble le faire BARTH, avec des réserves pourtant²¹, l'infailibilité de l'Écriture ? A cela, tous les docteurs réformés répondent : Non !

RUNIA cite, entre autres, une récente étude de F. KUYPER : *Foi et conception du monde*²² qui remarque que la « conception du monde » biblique, pour autant qu'il s'en trouve des traces, ne se présente en tout cas certainement pas comme « scientifique » et ne peut être estimée par suite selon telle « conception du monde » scientifique d'aujourd'hui. Se référant à la philosophie « réformée » exposée ces années dernières par DOOYEWEERD et VOLLENHOVEN, F. KUYPER remarque aussi que la « conception du monde » biblique, pour autant qu'il s'en trouve des traces, est une conception relative de la sphère « biotique » dans laquelle vit l'homme et qui, pour n'être pas assez « différenciée » — comme elle le serait dans les sciences d'aujourd'hui — garde néanmoins sa vérité propre. La « conception du monde » biotique à laquelle se réfère parfois l'Écriture doit être jugée sur ses mérites et dans son contexte et, dans cette perspective, elle sert comme il faut la Révélation qu'apporte l'Écriture et qu'est l'Écriture. Autrement dit, quand Dieu utilise cette « conception du monde » biotique, la Révélation ne porte pas sur les expressions de cet ordre mais s'en sert (*acomodatio Dei* !) pour « nous dire infailliblement ce que nous devons croire sur les choses divines et ce que nous devons faire pour obéir à Dieu »²³.

La « condescendance » de Dieu au niveau de son peuple humain, en utilisant de telles conceptions, c'est de les faire servir justement et infailliblement à ce qu'Il veut révéler.

Devant tout texte biblique, comme le dit très bien PACKER²⁴, « la question que doit se poser l'interprète est celle-ci : qu'est-il affirmé (what is being asserted) dans ce passage ? »

¹⁷ H. BAVINCK, *Geref Dog.*, p. 473.

¹⁸ A. LECERF, *Introd. à la théol. réf.*, tome II, p. 170.

¹⁹ H.-N. RIDDERBOS, *Heilsgeschiedenis en H. Schrift*, p. 143.

²⁰ RUNIA, *op. cit.*, p. 85.

²¹ D. 5, pp. 50 et 51.

²² *Geloof en Wereldbeeld*, 1956.

²³ LECERF, *op. cit.*, p. 171.

²⁴ *Op. cit.*, p. 98.

Prenons l'exemple du second commandement : « Tu ne te feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre, pour te prosterner devant elles et pour les servir » (Exode 20 : 4-5). Dans ce passage, l'expression : les « choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre » ne vise aucunement à nous « révéler » une conception cosmique mais à nous interdire de servir une « idole » (c'est-à-dire une créature absolutisée ou divinisée *quelle qu'elle soit et où que nous la trouvions*. Pour le peuple juif qui n'employait pas un mode abstrait de pensée et de langage mais un mode concret de pensée, en images tirées du monde physique, le *sens* du commandement était *clair*, et le *reste* pour nous *aujourd'hui*.

b) *Histoire, sagas et légendes.*

Pour BARTH, « parmi les difficultés qui se présentent à nous dans la Bible, il en est une à laquelle nous nous achoppons plus particulièrement, nous autres modernes : elle tient au fait que l'Ancien et le Nouveau Testament, comme toute la littérature de l'antiquité d'ailleurs, ne connaissent nullement la distinction qui nous est devenue si chère entre ce que nous appelons *l'histoire* d'une part, et ce que nous appelons la *saga* ou la *légende* d'autre part »²⁵.

Par *saga* (ou tradition), BARTH entend « une représentation divinatoire et poétique d'un événement préhistorique concret, qui a lieu ici-bas, dans les limites du temps et de l'espace. La *légende* et l'*anecdote* doivent être considérées comme des variétés de la *saga* (tradition) : la légende transmettant un récit relatif à une personnalité particulière, et l'anecdote un instantané de cette même personnalité, ou encore d'une situation historique concrète »²⁶.

Remarquons que BARTH rejette l'idée qu'il puisse y avoir des « mythes » dans la Bible : dans la Bible nous trouvons soit de l'histoire pure, soit de la *saga* pure (par exemple, toujours selon BARTH, les récits de la création), soit, le plus souvent, un mélange d'histoire et de *saga*.

Si les réformés sont d'accord avec BARTH pour affirmer que souvent la Bible décrit des événements d'une manière bien différente de celle que nous appelons aujourd'hui « historique », nous pensons que l'idée de « *saga* » doit être cependant rejetée. Avec RUNIA nous pensons qu'il doit en être ainsi, d'abord parce que le terme est si « teinté » dans le vocabulaire moderne qu'il fait inévitablement songer à du « non-historique », à quelque chose qui ne correspond à aucune réalité vraiment advenue ; ensuite parce que, même employé dans un bon sens (dans un sens correspondant à une réalité vraiment advenue), il laisse entendre que l'« imagination » y tient une grande place.

²⁵ D, 5, p. 51.


²⁶ D, 10, p. 86.

Certes, pour BARTH, la saga raconte quelque chose qui est arrivé, mais elle le raconte de telle manière qu'il n'est plus possible de savoir ce qui est vraiment arrivé. Cela a pu arriver tout autrement que cela n'est raconté. Un fait, dépouillé de ses accidents historiques réels et revêtu de saga, n'est-il pas modifié et, comme dit RUNIA, « transsubstantié » ? Et puis qui décidera ce qui est saga et ce qui ne l'est pas ?

RUNIA remarque, comme d'autres réformés l'ont fait avant lui (et par exemple, notre maître A. LECERF²⁷), que les auteurs bibliques avaient une conception historiographique bien différente des conceptions modernes et qu'ils se sont permis, avec la chronologie, des libertés dont n'useraient guère d'historiens maintenant. Dans les généalogies qu'ils nous présentent ils ont « télescopé » artificiellement les générations.

Mais tout ceci n'affecte pas l'historicité de ce qu'ils racontent. Ils le racontent autrement que nous ne le ferions. Mais ils le racontent historiquement.

La Bible se déroule essentiellement, après la « *protologie* » ou l'« *archéologie* » (historique) des Onze premiers chapitres de la Genèse, comme la réalisation progressive de la *triple promesse* faite par Dieu à Abraham : un *peuple* de sa descendance, une *terre* promise, finalement donnée à ce peuple, et, dans ce peuple et sur cette terre, en Jésus-Christ, une *bénédiction* pour toutes les nations de la terre. Et la Bible s'achève sur une « *eschatologie* ».

Et ce que la Bible nous raconte comme histoire, elle le mêle à une interprétation de l'histoire. Si bien qu'on peut parler, bien plutôt que d'un mélange de saga et d'histoire, d'une *historiographie prophétique* .

La « sélection » d'histoire interprétée que présente l'Écriture n'est pas l'histoire à la manière des « historiens ». Par exemple le roi Omri, un très important roi d'Israël que nous font mieux connaître les découvertes archéologiques, est à peine mentionné dans la Bible, tandis que son fils Achab, politiquement insignifiant, prend une grande place dans le récit biblique en raison de son opposition à Elie, le grand prophète du Seigneur. De même A. LECERF fait remarquer que « les Évangiles ne nous ont pas été donnés pour nous permettre de construire une biographie de Jésus conformément aux exigences de l'érudition moderne, mais afin de le rendre présent à la foi qu'ils veulent faire paraître »²⁸. « Historiographie prophétique » ne signifie pas « imagination humaine » ou « représentation divinatoire » (même « inspirée » !), mais histoire réelle, retrouvée, observée, sélectionnée, et interprétée du point de vue

²⁷ *Op. cit.*, pp. 162 à 166.

²⁸ Il est significatif à cet égard, comme le fait remarquer RUNIA, après d'autres dont James ORR (*Revelation and Inspiration*, pp. 190 ss.) et Wilhelm VISCHER (*Les premiers Prophètes*, p. 9) que les livres de l'Ancien Testament que nous appelons « historiques » étaient placés dans la Bible juive, parmi les *Nebi'im*, les Prophètes.

²⁹ *Op. cit.*, pp. 164-165.

théologique et christocentrique voulu par Dieu pour sa gloire et pour notre salut.

A propos du commentaire de BARTH sur Genèse 3, et parce que BARTH fait de Genèse 3 une saga, les plus attentifs lecteurs de BARTH en sont encore à se demander si, pour lui, la chute est réellement arrivée, est un événement historique !

D'après la *Kirchliche Dogmatik*, IV, I (volume non encore traduit en français) : « Il n'y a jamais eu un âge d'or..., le premier homme a immédiatement³⁰ été le premier pécheur. Il faut allier Genèse 3 et Genèse 2 : 5, 25 et dire par conséquent que l'homme a difficilement été formé de la poussière de la terre et est devenu une âme vivante par le souffle de Dieu, qu'il a difficilement été placé dans le jardin d'Eden et chargé de le cultiver et de le garder, que sa création a difficilement été complétée par celle de la femme comme une compagne indispensable et assortie avant³⁰ qu'il l'ait poursuivi, et soit allé directement contre toutes les bonnes choses que Dieu avait faites pour lui en devenant désobéissant à Dieu ».

Que reste-t-il ici du récit biblique ? N'est-il pas interprété arbitrairement contre son sens même ? Est-ce là de l'exégèse régulière ? L'idée barthienne de « saga » ne pousse-t-elle pas à une réinterprétation contraire à toute exégèse régulière ?

c) Erreurs religieuses et théologiques.

Nous avons déjà cité cette affirmation de BARTH : « Sur le plan religieux et théologique, les hommes de la Bible ont été vulnérables, dans ce domaine, comme ailleurs, ils ont été des hommes faillibles et susceptibles d'erreurs ; c'est ce qu'il est impossible de nier, étant donné la teneur de l'Ancien et du Nouveau Testaments — à moins de les priver de leur humaine condition et de tomber dans le docétisme »³¹.

Et BARTH écrit, à la page précédente, au sujet de la Bible : « Les doublets et les contradictions y abondent (entre la Loi et les Prophètes, entre Jean et les Synoptiques, entre Paul et Jacques). »

De même, à propos de ce qu'il appelle « deux récits différents de la création » (Genèse 1 et 2) : « ils accusent tous les deux de graves lacunes et des contradictions impossibles à résoudre. »³²

Il est remarquable cependant que BARTH ait si vite parlé d'« erreurs », de « lacunes » et de « contradictions » sans préciser davantage, sans apporter de preuves. En fait entre la Loi et les Prophètes, entre Jean et les Synoptiques, entre Paul et Jacques, ne vaut-il pas mieux parler de « diversités » et de « complémentarités » plutôt que de contradictions ?

³⁰ C'est nous qui soulignons.

³¹ D, 5, p. 52.

³² D, 10, p. 84.

d) *Paul et Jacques.*

Pour prendre le cas de Paul et de Jacques, BERKOUWER montre très bien ³³ — et il n'est pas le premier théologien réformé à le faire, depuis CALVIN lui-même ³⁴ — qu'en se référant tous deux à Abraham, Paul pour affirmer : « Si Abraham a été justifié par les œuvres, il a sujet de se glorifier, mais non devant Dieu. Car que dit l'Ecriture ? Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice » (Rom. 4 : 2, 3), Jacques pour affirmer : Abraham, notre père, ne fut-il pas justifié par les œuvres lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel ? » (Jac. 2 : 21), les deux apôtres ne sont d'aucune manière en contradiction. En effet, Paul se réfère à Genèse 5 tandis que Jacques se réfère à Genèse 22. Et que dit Genèse 22 ? « L'ange de l'Eternel appela une seconde fois Abraham des cieux, et dit : « Je le jure par moi-même, parole de l'Eternel ! parce que tu as fait cela, et que tu n'as pas refusé ton fils, ton unique, je te bénirai et je multiplierai ta postérité, comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le bord de la mer ; et ta postérité possèdera la porte de ses ennemis. Toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité parce que tu as obéi à ma voix. » (15-18).

A propos de cette « œuvre », de cet acte de foi, Jacques déclare qu'« ainsi s'accomplit ce que dit l'Ecriture : Abraham crut à Dieu et cela lui fut imputé à justice, et il fut appelé ami de Dieu » (Jac. 2 : 23). Ainsi Jacques cite maintenant le texte de Genèse 15 utilisé par Paul. Mais pour montrer que Genèse 15 s'accomplit lorsqu'arrive ce que raconte Genèse 22. Cela veut dire que toute la vie d'Abraham a été *vécue* dans la foi. Autrement dit : la foi est inséparable de l'œuvre qu'elle engendre, elle s'exprime dans l'obéissance. Si la foi d'Abraham n'avait pas été vécue, si Genèse 22 n'accomplissait pas Genèse 15, si Abraham n'avait pas manifesté dans sa vie concrète la *cohésion de la foi et des œuvres*, sa foi n'eût pas été la vraie foi. Jacques ne dénie pas le salut par la foi affirmé par Paul. Il s'en prend à la foi *morte* qui n'est pas vraiment la foi : *cette* foi morte ne peut sauver.

La polémique de Jacques contre les antinomiens (adversaires de la loi) de son temps — quels qu'ils aient été — ne touche en rien à ce que Paul affirme du salut par la foi et des « fruits de l'Esprit » (Gal. 5 : 22), et de « la foi qui est agissante par la charité » (Gal. 5, 6), et de l'œuvre de la foi (I. Thess. 2 : 13) et de l'impossibilité pour ceux qui sont morts au péché de vivre encore dans le péché (Rom. 6 : 2).

Comme Paul le fait aussi, Jacques oppose la vraie foi et la foi morte. Jacques ajoute : « Quelqu'un dira : Toi, tu as la foi ; et moi, j'ai les œuvres. Montre-moi ta foi sans les œuvres, et moi je te montrerai la foi par mes œuvres » (Jac. 2, 18). Croire seulement,

³³ G.-C. BERKOUWER, *Faith and Justification*, Grand Rapids, 1954, pp. 129 à 139.

³⁴ *Commentaires du Nouveau Testament : ad. loc. cit.*

ce n'est pas « croire » de la vraie foi, de la foi qui sauve, comme l'enseigne (avec toute l'Écriture et en particulier l'Évangile) Paul. Jacques ne se place pas à un point de vue « académique » mais à un point de vue « existentiel » : vivre dans la foi, c'est vivre dans le monde, concrètement, par la vraie foi qui se révèle en « agir ».

La ligne de Paul et la ligne de Jacques se rencontrent en Abraham. Abraham est à la fois l'exemple du *salut par la foi*, par la foi qui ne se confie en rien d'humain, mais en la seule grâce souveraine de Dieu (cela, c'est l'enseignement de Paul) et l'exemple de la *vraie foi qui se manifeste en reconnaissance de la grâce de Dieu, en obéissance, en œuvre* (cela, c'est l'enseignement de Jacques).

Comme le conclut BERKOUWER : nous devons nous « réjouir des aspects divers, mais non contradictoires, du Nouveau Testament »^{34bis}.

e) *L'esprit juif de la Bible.*

BARTH voit encore une preuve de la « faillibilité » de la Bible dans le fait qu'elle est « un produit de l'esprit israélite, ou, pour dire la chose plus clairement, de l'esprit juif ». « Nous le répétons », ajoute-t-il, « le fait que la Bible est un livre juif nous la rend plus étrangère, plus choquante, et plus intolérable que toutes les autres causes qui peuvent nous éloigner d'elle. »³⁵

En fait, que la Bible soit un livre « juif », nous l'avons vu plus haut, n'est pas pour nous la rendre plus étrangère, plus choquante et plus intolérable, que le fait que Jésus, le Fils de Dieu incarné, ait été lui-même un « Juif » n'est intolérable.

L'humanité « sainte » de Jésus est soulignée, marquée, comme réelle *humanité* par le fait que Jésus-Christ n'a pas été un « homme-en-général », un homme de partout ou de nulle part, mais un *Juif* né de la Vierge Marie, elle-même *Juive*. De même le fait que la Bible, la « sainte » Écriture, soit (dans l'ensemble) un livre *juif*, souligne et marque la réelle *humanité* de cette Bible.

Au reste la Bible, « produit » de l'esprit juif, est cependant « sainte », même par rapport à l'esprit juif et d'une manière certaine contre lui, par cet autre fait concomitant qu'elle est d'abord le « produit » de l'Esprit-Saint qui en a inspiré les auteurs ; de même que Jésus, Juif né d'une Juive, est cependant le « Saint », même par rapport au peuple juif et d'une manière certaine contre lui, par cet autre fait concomitant qu'il a, d'abord, été « conçu de l'Esprit-Saint » qui l'a incarné en la Vierge Marie pour qu'il soit vraiment homme.

L'attaque vigoureuse de BARTH contre l'antisémitisme est fort juste. Il ne nous faut pas cependant faire du « philosémitisme » ce que n'ont fait d'ailleurs ni l'Écriture, ni Jésus.

^{34bis} Cf. Pierre MARCEL, *Les rapports entre la justification et la sanctification dans la pensée de Calvin*, « Revue Réformée », n° 20, pp. 7 à 18.

³⁵ D, 5, pp. 52-53.

2. — LA BIBLE, MIRACLE DE LA GRACE

Derrière les quatre points que nous venons d'examiner rapidement :

- la conception du monde et de l'homme,
- le mélange de saga et d'histoire,
- les erreurs théologiques et religieuses,
- l'esprit juif,

que présenterait la Bible, RUNIA pose cette question : y a-t-il dans l'attitude de BARTH soulignant à leur sujet la « faillibilité » de l'Écriture Sainte un arrière-plan plus profond ?

Il paraît bien que la crainte de BARTH, en soulignant, par des preuves qui n'en sont pas, la faillibilité de l'Écriture, soit qu'une Bible infaillible mettrait l'homme *en possession de la Parole de Dieu*. Selon BARTH il ne pourrait pas y avoir un *datum* (un donné) de la Parole de Dieu mais seulement un *dandum* (un « devant être donné ») de cette Parole, pour qu'il y ait toujours à nouveau un *miracle de la grâce*.

Écoutons-le encore : « Toute démarche visant à faire de la Parole de Dieu une parole humaine infaillible — et inversement — constitue un refus du miracle attesté par la Bible, un acte de rébellion contre la souveraineté de la grâce du Dieu qui s'est fait homme en Christ afin de glorifier son nom dans le cadre de l'humanité... Si les prophètes et les apôtres ont cessé d'être des hommes faillibles et pécheurs, dans le cadre même de leur activité et de leur fonction de témoins de la révélation, s'ils ont parlé un idiome céleste, où est donc le miracle ? Et en quoi leurs paroles peuvent-elles nous atteindre réellement et nous transmettre la révélation ? A l'insolent postulat de ceux qui soutiennent que, pour nous transmettre la Parole de Dieu, les hommes de la Bible ont dû utiliser un langage humainement infaillible, nous opposons une thèse autrement plus insolente et insolite : c'est que, selon le témoignage scripturaire relatif à l'homme et qui vaut également pour les prophètes et les apôtres, ces derniers n'ont jamais cessé de parler en tant qu'êtres faillibles, et que, selon ce témoignage, leurs paroles humaines, dans toute leur imperfection naturelle, ont été l'énoncé de la Parole de Dieu en vertu de la seule grâce justifiante et sanctifiante. Ainsi donc toute la valeur et toute l'autorité de la Bible repose sur le fait que, dans ce livre, nous sommes placés non pas en face de paroles magiques et désincarnées, mais en présence du miracle de la grâce, qui s'inscrit dans le cadre de l'humanité la plus authentique. » ³⁶

Aucun réformé, dans l'obéissance à la Parole de Dieu, et selon l'ensemble des confessions de foi des Églises réformées, ne peut être d'accord avec de telles affirmations.

³⁶ D, 5, pp. 71-72.

En ce qui concerne Jésus-Christ, pourrions-nous dire que « l'incarnation, si elle est un miracle, doit être l'adoption d'une nature humaine pécheresse ? »³⁷. « Le miracle de l'incarnation, et par conséquent de la révélation dans le Fils incarné, s'évanouit-il si nous croyons avec l'Eglise universelle que le Fils de Dieu a assumé Lui-même une vraie nature humaine mais sans péché ? » (*ibid.*).

« BARTH procède selon le syllogisme suivant :

a) la révélation de Dieu dans la Bible doit être un miracle de la grâce,

b) Il n'y a un tel miracle que si les auteurs faillibles sont utilisés de telle façon qu'ils restent faillibles dans ce qu'ils ont écrit,

c) donc les auteurs de la Bible ont été faillibles dans ce qu'ils ont écrit. » (*ibid.*).

Si la prémisse a) est juste (ce que nous pensons), d'où viennent les affirmations b) et c) ? *N'y a-t-il pas miracle de la grâce si les hommes faillibles (en eux-mêmes) ont été tellement portés par le Saint-Esprit qu'ils ont écrit de manière infaillible ?* Et n'est-ce pas cela justement qu'affirme la Bible elle-même et qu'affirment ensuite nos confessions de foi réformées, nos docteurs réformés et les fidèles réformés ? Seulement la Bible est alors la Parole de Dieu, ce que ne peut supporter l'*a priori* « actualiste » de BARTH quant à la révélation.

Au lieu de suivre ce que la Bible dit d'elle-même, BARTH applique son *a priori* « actualiste » (et moderniste) à toute sa construction dogmatique concernant l'Ecriture Sainte. Un dogmaticien « régulier » ne devrait-il pas suivre, plutôt que son *a priori*, ce qu'enseigne l'Ecriture ?

Quelle a été l'attitude de Jésus Lui-même vis-à-vis de l'Ancien Testament ?³⁸. « Tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi (= l'A.T.) *un seul iota ou un seul trait de lettre* jusqu'à ce que tout soit arrivé » (Mat. 5 : 18). « N'avez-vous pas lu que le Créateur au commencement fit un homme et une femme et qu'Il dit... » (Mat. 19 : 4). « L'Ecriture ne peut être brisée... » (Jean 10 : 35). Et combien de « N'avez-vous pas lu... ? » et de « Il est écrit... » qui se rapportent à la vérité et à l'autorité d'une Parole infaillible ?

Pour Jésus l'Ancien Testament dans son ensemble et en chacune de ses parties est la Parole de son Père. Devant le tentateur Il a résisté victorieusement en s'attachant à ce qui est écrit. Il a gardé la Parole. Il a accompli l'Ecriture. Et quand il a appris à Ses disciples « qu'il fallait que le Fils de l'homme (cf. Daniel) souffrit beaucoup, qu'il fût rejeté par les anciens, par les principaux sacrificateurs et par les scribes, qu'il fût mis à mort (cf. Esaïe) et qu'il ressuscitât le troisième jour (cf. Jonas) »

³⁷ RUNIA, *op. cit.*, pp. 108-109.

³⁸ J.-I. PACKER, *op. cit.*, pp. 54 et ss. ; cf. note 8^{re}, ci-dessus.

(Marc 8 : 31), il le *fallait* parce que c'était écrit ! « Il fallait que s'accomplît tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les Psaumes » (Luc 24 : 44).

Toute la vie de Jésus, son ministère et sa mort reposent sur l'inafaillible vérité écrite par les prophètes dans l'Ancien Testament. Et c'est ce que nous révèle infailliblement le témoignage inspiré des apôtres dans le Nouveau Testament.

3. — DES DIFFICULTÉS DE LA BIBLE

Répétons-le encore : la doctrine « réformée » (et « catholique ») de la Sainte Ecriture a posé, pose et posera encore de nombreux « problèmes », son mystère même révèle par sa lumière des obscurités et des difficultés. Mais, répétons-le aussi, notre foi croît malgré les difficultés et contre elles.

Ce merveilleux dogmaticien qu'était H. BAVINCK écrit dans sa *Dogmatique*³⁹ : « Il reste bien des difficultés même pour celui qui se soumet à l'Ecriture avec une foi d'enfant. Il n'est pas besoin de les cacher. Il y a des « croix » dans l'Ecriture qui ne peuvent être ignorées et dont certaines ne seront jamais résolues. Mais ces difficultés que l'Ecriture elle-même présente contre son inspiration, n'ont pas été pour la plupart découvertes en ce siècle (BAVINCK *écrivait cela il y a plus de cinquante ans !*) ; certaines ont toujours été observées, et cependant Jésus et les Apôtres, ATHANASE et AUGUSTIN, THOMAS et BONAVENTURE, LUTHER et CALVIN et tous les chrétiens de toutes les Eglises à travers tous les siècles ont confessé et reconnu l'Ecriture comme la Parole de Dieu. Qui veut attendre pour croire en l'Ecriture que toutes les objections soient ôtées et toutes les contradictions accordées ne viendra jamais à la foi... Du reste des objections et des difficultés se trouvent en toute connaissance... La nature, l'histoire, chaque science offre autant de « croix » que la Sainte Ecriture... Il y a des « *enantiophane* » (apparentes contradictions) en foule dans chaque page du livre de la nature... Qui cependant abandonnera pour cette raison sa foi en la Providence de Dieu ?... Naturellement, là comme en ce qui concerne l'Ecriture, on peut se jeter dans les bras de l'agnosticisme et du pessimisme. Mais le désespoir est un *salto mortale* aussi dans le champ de la connaissance. Et avec l'incrédulité les mystères de l'être ne diminuent pas, tandis que le trouble du cœur augmente ».

Le fait que BARTH n'invoque pas la faillibilité de l'Ecriture pour rejeter celle-ci comme Parole de Dieu, mais au contraire pour l'accepter comme telle, montre le changement du climat théologique depuis le temps de BAVINCK. « L'attaque vient d'un autre côté », dit RUNIA, « mais la citadelle de la foi demeure la même. »

³⁹ H. BAVINCK, *Gereformeerde Dogmatiek*, I, 413, cité par RUNIA, pp. 110-111.

IV. L'ÉCRITURE COMME PAROLE DE DIEU

I. — L'INSPIRATION DE L'ÉCRITURE

Tout ce que BARTH dit de l'humanité et de la faillibilité de la Bible ne constitue que ses premières assertions sur la Bible. Ensuite et surtout, il *entend maintenir de toute sa force que l'Écriture est la Parole de Dieu*. « Dans l'Eglise et avec elle nous croyons que l'Écriture Sainte, témoignage originel et seul légitime de la révélation, *est la Parole même de Dieu*. » ⁴⁰.

Mais il importe de bien saisir ce que BARTH veut dire en affirmant cela, puisqu'il rejette avec force *la doctrine de l'inspiration de la Bible* telle qu'elle a été exposée par les pères de l'Eglise ancienne (tel, entre autres, AUGUSTIN) ⁴¹ et par les réformateurs du xvi^e siècle (tel, entre autres, CALVIN) ⁴², et telle qu'elle est affirmée par les confessions de foi réformées ⁴³.

RUNIA montre que la doctrine barthienne de l'inspiration remplace l'ancien dualisme horizontal et statique du divin et de l'humain dans l'Écriture Sainte (qui cherche à distinguer les passages « Parole de Dieu » de ceux qui ne le sont pas), par un nouveau dualisme vertical et dynamique du divin et de l'humain : tout est témoignage humain (et donc faillible) dans l'Écriture, mais tout peut y *devenir* Parole de Dieu, dans « l'événement de la foi ».

La doctrine barthienne de l'inspiration est « événementielle » : « il s'agit, en l'espèce, de l'événement que Dieu lui-même, et Dieu seul, rend possible en vertu de sa liberté et de sa puissance souveraines. Dans la réalité et la vérité de cet événement, il n'y a plus ni passé ni avenir, ni souvenir ni attente. Il est la raison d'être cachée de toute la doctrine scripturaire, de la dogmatique dans son ensemble ainsi que du sermon et du sacrement qui constituent l'objet de la prédication de l'Eglise... Il s'agit du présent et de la présence de Dieu lui-même, qui ne veut jamais être confondu avec une réalité purement immanente et créaturelle dont nous pourrions nous emparer. Il importe donc que nous persévérions dans l'attitude du souvenir et de l'attente qui, en face de ce présent et parce qu'il s'agit de lui, constituent notre responsabilité, notre tâche et notre consolation. » ⁴⁴

Dans cette doctrine « événementielle » il y a, certes, d'excellentes choses : il est vrai que la liberté et la puissance de Dieu sont souveraines ; il est vrai que l'homme pécheur n'a pas la capacité « naturelle » d'entendre la Parole de Dieu : il est vrai que l'homme chrétien ne peut s'emparer de la Parole de Dieu et

⁴⁰ D, 5, p. 44.

⁴¹ Cf. A.D.R. POLMAN, *Het Woord Gods bij Augustinus*, Kampen, 1955, trad. angl. (Eerdmans ed.), pp. 40-120.

⁴² *Institution chrétienne* I, VI à X, et *Commentaires* sur 2 Tim. 3 : 16 et 2 Pierre 1 : 20 etc...

⁴³ *Gallicana*, art. 2 à 5, *Helvetica II*, ch. 1 et 2, *Westminster*, ch. I, etc... Revoir sur ce point, ch. II, § I, ci-dessus.

⁴⁴ D, 5, pp. 45-46.

en disposer ; il est vrai que seule la grâce de Dieu peut nous donner d'entendre la Parole. Quand BARTH dit ces choses-là nous devons l'écouter. Il dit là ce que la Bible elle-même nous enseigne ; il dit ce que nos confessions de foi réformées et les docteurs qui les ont suivies nous disent.

2. — INSPIRATION ET ILLUMINATION

Mais les théologiens « réformés » ont toujours distingué — sans pour cela les séparer ! — l'*inspiration* concernant les *auteurs* de la Sainte Ecriture et l'*illumination* concernant ses *auditeurs* et *lecteurs*. Ils ont suivi en cela ce qu'affirme le Nouveau Testament. Si II Timothée 3 : 16 et II Pierre 1 : 20 parlent des écrivains inspirés, I Corinthiens 4 : 6, Jean 1 : 9 et Hébreux 6 : 4 parlent de l'« illumination » des croyants.

Comme l'écrit Jean CALVIN : « Il n'y a que celui que le Saint-Esprit aura enseigné qui se repose en l'Ecriture en droite fermeté ; et bien qu'elle porte avec soi sa créance pour être reçue sans contredit et n'être soumise à preuves ou arguments, toutefois c'est par le témoignage de l'Esprit qu'elle obtient la certitude qu'elle mérite. Car bien qu'en sa propre majesté elle ait assez de quoi être révéérée, néanmoins elle commence lors à nous vraiment toucher quand elle est scellée en nos cœurs par le Saint-Esprit. Etant donc illuminés par sa vertu, déjà nous ne croyons pas ou à notre jugement ou à celui des autres que l'Ecriture est de Dieu ; mais, par-dessus tout jugement humain, nous arrêtons indubitablement qu'elle nous a été donnée de la propre bouche de Dieu par le ministère des hommes, comme si nous contemplions à l'œil l'essence de Dieu en elle. » ⁴⁵

Abraham KUYPER montre clairement que les Eglises réformées ont toujours à la fois tenu ensemble, tout en les distinguant soigneusement, « l'inspiration des apôtres » et « l'illumination des croyants. » ⁴⁶. Le Nouveau Testament — que nous devons suivre plutôt que nos conceptions *a priori* — enseigne que l'inspiration concerne l'origine et la nature de l'Ecriture. Parce qu'ils ont été, miraculeusement, inspirés de Dieu, les auteurs de la Bible ont écrit infailliblement tout ce que Dieu voulait qu'ils nous communiquassent de ce qu'ils avaient reçu et appris par la révélation de la connaissance de Dieu et de Jésus notre Seigneur.

De l'inspiration des auteurs bibliques à l'illumination des croyants l'Esprit-Saint, qui procède du Père et du Fils, n'a pas cessé et ne cesse pas d'agir.

« La Sainte Ecriture est encore " *theopneustos* ". L'acte d'inspiration n'est pas un acte isolé. Le Saint-Esprit ne s'est pas écarté de l'Ecriture après l'avoir inspirée, et ne l'abandonne pas à son

⁴⁵ *Institution*, I, VII, 5.

⁴⁶ *Het Werk des Heiligen Geestes*, trad. angl. : *The Work of the Holy Spirit*, pp. 152 ss.

propre destin, mais Il l'accompagne et l'anime et apporte ce qu'elle contient, de toutes sortes de manières, aux hommes, à leurs cœurs et à leurs consciences. » ⁴⁷.

« Dans la catégorie de l'accomplissement, le caractère fermé et le caractère ouvert de l'Écriture coïncident. L'accomplissement est arrivé en Jésus-Christ qui est le Seigneur de toute l'Écriture. Ce qui est écrit s'achève en Lui et en Son œuvre. Mais, en même temps, ce qui est écrit commence à vivre de nouveau comme proclamation à Son sujet et prend le large vers Son futur, proclamant à tous les peuples le grand œuvre de Dieu » ⁴⁸.

« (L'Écriture) a un but ("telos") vers lequel elle se hâte ; comme message des actions de Dieu, elle contribue à l'arrivée au but fixé par Dieu, à savoir que toutes les nations aient part au salut d'Israël. Elle a pour tâche importante d'aider à la réalisation de la plénitude ("pleroma") du salut dans le futur de Dieu. Tel est son rôle comme instrument de l'Esprit-Saint » ⁴⁹.

Mais cette insistance de la théologie « réformée » sur l'action incessante du Saint-Esprit dans et par l'Écriture, jusqu'à l'illumination des fidèles à travers les siècles et dans la communion de l'Eglise et jusqu'à l'avènement en gloire du Christ Jésus, ne peut et ne doit aucunement nous faire minimiser, négliger ou rejeter la nature inspirée du texte original de la Bible. Le « *dandum* » (ce qui sera donné) est sur la base du « *datum* » (ce qui a été donné).

C'est bien souvent un mannequin, un épouvantail, que BARTH et ses disciples mettent à la place de la doctrine *réformée* qu'il définit comme une « bibliolâtrie » où le Livre aurait pris la place de Dieu. Toutes les doctrines chrétiennes, y compris la doctrine de l'inspiration de la Bible, présentent des dangers dans lesquels il faut veiller à ne pas tomber et dont les hommes peuvent tirer prétexte pour les rejeter comme fausses. Il s'agit, en ce qui concerne l'Écriture, d'exposer une doctrine fidèle à l'Écriture. Et c'est l'Écriture elle-même qui nous enseigne non pas qu'elle *devient* mais qu'elle *est* la Parole de Dieu.

Quand saint Paul écrit : « Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les choses que Dieu nous a données par Sa grâce. Et nous en parlons, non avec des discours qu'enseigne la sagesse humaine, mais avec ceux qu'enseigne l'Esprit employant un langage spirituel pour les choses spirituelles » ⁵⁰ ; ou encore : « Nous rendons continuellement grâces à Dieu de ce qu'en recevant la parole de Dieu, que nous vous avons fait entendre, vous l'avez reçue, non comme la parole des hommes, mais ainsi qu'elle l'est véritablement, comme la parole de Dieu, qui agit en vous qui croyez » ⁵¹ ; il y a là un

⁴⁷ H. BAVINCK, *Gereformeerde Dogmatiek*, I, pp. 410-411 (cité par RUNIA, p. 156).

⁴⁸ R. BIJLSMA, *Schriftuurlijk Schriftgezag*, p. 337 (cité par RUNIA, p. 160).

⁴⁹ *Ib.*, p. 372.

⁵⁰ I Corinthiens 2 : 12-13.

⁵¹ I Thessaloniens 2 : 13.

enseignement dangereux et dont il est facile de rire (ce qui n'a jamais manqué d'être fait).

Il n'empêche que *la doctrine réformée de l'inspiration organique et qualitative, de toute l'Ecriture Sainte est la doctrine de l'Ecriture conforme à ce que nous dit d'elle-même l'Ecriture*. Et cette doctrine ne peut être confondue avec le mannequin ou l'épouvantail si souvent mis à sa place. Cette doctrine n'est pas une doctrine de l'inspiration *mécanique* ! Cette doctrine ne met pas *tous les textes de l'Ecriture sur le même plan* ! Cette doctrine ne fait pas de la Bible un *pape en papier* ! Cette doctrine ne fait pas de la Bible *un dieu à la place ou à côté de Dieu* ! Cette doctrine présente des *dangers* et des *difficultés* (ni plus ni moins que les autres doctrines de la foi) qui n'ôtent rien cependant à la *vérité* qu'elle expose !

3. — L'AUTORITÉ DE L'ECRITURE

BARTH n'a jamais cessé de lutter à la fois contre Rome et contre le néo-protestantisme et pour la vraie autorité dans l'Eglise et sur l'Eglise : l'autorité de la Parole de Dieu. Du côté de Rome l'autorité de la Parole de Dieu est contrebattue par l'autorité de l'Eglise ; du côté du néo-protestantisme l'autorité de la Parole de Dieu est contrebattue par l'autorité de la raison, ou de la conscience, ou d'une certaine forme d'expérience. Mais, d'un côté comme de l'autre, l'Eglise ou l'individu usurpent la prérogative exclusive du Dieu souverain ; d'un côté comme de l'autre la vieille tentation : *Eritis sicut Deus* (vous serez comme Dieu), n'est pas repoussée.

« Ce n'est pas seulement au xvi^e siècle mais bien à toutes les époques que l'Ecriture Sainte place l'Eglise devant un fait qui l'oblige à se décider, et que cette décision, pour être conforme à l'Evangile, doit nécessairement consister en une reconnaissance de l'autorité scripturaire... C'est donc uniquement en lisant l'Ecriture que l'Eglise peut entendre la voix des prophètes et des apôtres, et c'est uniquement en écoutant leur voix qu'avec eux elle peut voir Jésus-Christ et discerner avec lui, et *en lui seul*, l'autorité directe, intrinsèque et absolue dont dépendra toujours et partout sa propre autorité » ⁵².

Voilà qui semble sonner « réformé », et nous pourrions nous réjouir de le trouver sous la plume de BARTH... si nous n'entendions par ailleurs et en même temps le théologien de Bâle affirmer la « faillibilité » du témoignage biblique, c'est-à-dire de cette Bible concrète que nous avons là, devant nous ! La « faille » dans la doctrine barthienne de l'Ecriture est, répétons-le, au point précis de ces affirmations sur la « faillibilité » et les « erreurs théologiques et religieuses » de la Bible. Et c'est par cette « faille » de la « faillibilité » de l'Ecriture que se sont glissées les « erreurs

théologiques et religieuses » de BARTH et de ses disciples ^{52b1a}. Et c'est par là que tant de « barthiens » sont allés ensuite rejoindre... soit Rome, soit le néo-protestantisme. La doctrine de l'« indirecte identité » de la Bible et de la Parole de Dieu ne peut qu'aboutir à des tensions qui aboutissent à leur tour à des « ré-interprétations » de la Bible analogues à celles de Rome et du néo-protestantisme, et qui contrebattent, au nom d'une certaine « théologie de la Parole », l'autorité de cette Parole de Dieu qu'est l'Écriture.

C'est précisément parce que l'Écriture Sainte *est* — directement — la Parole de Dieu, que la *responsabilité* de l'Eglise, des chrétiens et des hommes qui la lisent et l'écoutent est toujours, inévitablement, engagée. C'est précisément parce que l'Écriture Sainte *est* la Parole de Dieu, avec laquelle nous sommes sans cesse confrontés, et à laquelle il nous est impossible de nous soustraire, qu'aucune échappatoire, aucune évasion, aucun faux prétexte ne nous sont permis et que Dieu demande, réclame, souverainement, la réponse de la foi et de l'obéissance. Avec l'Écriture nous avons à faire avec la révélation même de Dieu qui exige notre conversion et notre soumission, nous avons à faire avec la proclamation du grand œuvre salvateur de Dieu qui s'est accompli dans l'histoire depuis le commencement jusqu'à Jésus-Christ. Le Seigneur de l'Écriture et l'Écriture du Seigneur sont là, ensemble, devant nous, aussi longtemps qu'on peut dire aujourd'hui, dans ces « derniers temps » où nous sommes. Avec leur pleine et infaillible autorité.

V. ARRIERE-PLANS

Il est certain qu'en dépit de ses erreurs la doctrine barthienne de l'Écriture nous rappelle avec force ce que l'Écriture tout entière nous enseigne, à savoir que nous n'« avons » jamais Dieu en notre pouvoir, et que nous ne devons jamais oublier quand nous lisons la Bible — surtout si nous sommes pasteur ou théologien — qu'il s'agit *là* de la Parole de Dieu.

1. — FONDAMENTALISME ?

Dans un petit livre, à bien des égards remarquable, un disciple de BARTH, le pasteur Roland DE PURY, s'en prend vigoureusement aux « fondamentalistes pour lesquels le centre de la foi chrétienne, c'est l'inspiration littérale de la Bible ». Il ajoute, un peu plus loin : « Identifier le livre et la Parole de Dieu résout aussi bien les problèmes en empêchant de les poser, évitant combien de détours, de recherches et de fatigues causées par une collection si diverse et si complexe de témoignages humains. Le fondamen-

^{52b1a} Lire à cet égard les très intéressantes et suggestives remarques de Jacques ELLUL, dans *Fausse présence au monde moderne*, les Bergers et les Mages, 1963.

talisme est vraiment la solution toute faite qui escamote les difficultés : elle est chose fort plaisante à l'homme naturel, fort adaptée à la mentalité païenne, aussi friande de formules pieuses que de surnaturel »⁵³.

Le terme « fondamentalisme », comme l'a très bien montré le théologien anglican et « réformé », J. I. PACKER⁵⁴ aurait besoin, avant usage, d'être quelque peu défini. Roland DE PURY bloque ici deux affirmations qui vont bien mal ensemble. Pour les fondamentalistes « le centre de la foi chrétienne » serait « l'inspiration littérale de la Bible ». Voilà la première affirmation. Et voici la seconde : le fondamentalisme serait « identifier le livre et la Parole de Dieu ». Si l'on identifie le livre et la Parole de Dieu, ce que font les réformés (qui seraient alors « fondamentalistes »), comment tiendrait-on « l'inspiration littérale de la Bible » pour « le centre de la foi chrétienne », alors que la Bible-Parole de Dieu nous révèle comme centre, et comme alpha, et comme omega, de la foi chrétienne, le seul Jésus-Christ, Seigneur et Sauveur ?

Par ailleurs, comment « identifier le livre et la Parole de Dieu » pourrait-il « résoudre les problèmes en empêchant de les poser », « éviter des détours, des recherches, des fatigues », « être une solution toute faite qui escamote les difficultés » ?

Bien au contraire, l'identification (biblique !) du livre et de la Parole de Dieu, fort déplaisante à l'homme naturel (religieux ou prétendument non religieux), pose à tous des « problèmes », oblige à des « recherches » et à des « fatigues », et, loin d'« escamoter les difficultés » en apporte de nouvelles tout en étant « scandale » ou « folie » pour beaucoup.

C'est un fait historique que l'affirmation ecclésiale (et ecclésiale parce que biblique !) : la Bible est la Parole de Dieu, a mis et met en mouvement toutes sortes de recherches philosophiques, scientifiques, théologiques et énergétiques — l'obéissance à Dieu dans toute la « pensée » — tout comme elle a suscité et continue à susciter la réponse fidèle, et concrète, et humble des chrétiens.

Qu'a à voir avec la certitude de foi : la Bible est la Parole de Dieu, l'obscurantisme de ces quelques-uns, le magisme « surnaturaliste » de ces quelques autres, le fétichisme du livre de ceux-ci, le confort spirituel ou la paresse « pieuse » de ceux-là ? Alors que justement la Parole de Dieu qu'est la Bible ne cesse d'attaquer tout cela en tous et en chacun de nous !

Ce n'est pas « identifier le livre et la Parole de Dieu » que d'en « piquer » les paroles à tort et à travers, d'en réciter des phrases comme un perroquet, de les rabâcher au lieu d'en saisir le sens et de vivre de Celui, par Celui, pour Celui qu'elles révèlent. Ce n'est pas être fidèle à la Bible-Parole de Dieu que de dormir sur elle et avec elle au lieu de veiller, de chercher, d'interroger, de

⁵³ *Qu'est-ce que le protestantisme ?* 1961, pp. 41-42, Les Bergers et les Mages.

⁵⁴ 'Fundamentalism' and the Word of God, Londres, 1958.

sonder, en priant « *Veni Creator Spiritus !* », et dans la communion de la sainte Eglise universelle.

Devant Rome, devant les néo-protestantismes, devant les hommes (et les savants, entre autres) de notre temps, et pour la gloire de Dieu, la Parole nous appelle non pas à l'obscurantisme et à penser moins, mais à penser fidèlement dans l'amour de Dieu et de sa Parole, dans le respect des « faits » qui tous sont « faits » « de Dieu », c'est-à-dire à « penser plus profondément, plus vigoureusement, plus clairement, et plus critiquement »⁵⁵.

C'est précisément parce qu'ils croient (selon ce que la Bible dit d'elle-même) que la Bible est la Parole écrite de Dieu, nous révélant la Parole incarnée et salvatrice : Jésus-Christ notre Seigneur, que les réformés ne doivent et ne peuvent se lasser d'« examiner » cette Sainte Ecriture aussi bien dans son ensemble et ses différents livres que dans ses moindres détails, se refusant à « escamoter les difficultés », sans pouvoir jamais se contenter de « solutions toutes faites », avec le désir et la soif d'en mieux recevoir la vérité pour en vivre dans tous les domaines de l'existence que Dieu nous a donnée. Ils savent que si la Parole de Dieu est lumière infaillible, nous, les hommes, cheminons souvent en ténèbres, et que notre cœur est tortueux par-dessus tout, et méchant »⁵⁶.

2. — TRADITION CRITIQUE

A l'arrière-plan de la doctrine barthienne, comme des autres doctrines néo-protestantes, de la Sainte Ecriture, agissent, d'autant plus virulents et dangereux qu'ils ne sont pas discernés et critiqués, des motifs de base non bibliques et antibibliques reçus des pensées philosophiques passées ou contemporaines.

C'est, et ce restera sans doute, une des choses les plus étranges dans l'histoire de la théologie, que tant de docteurs, croyant en Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et en Son pouvoir d'inspirer les prophètes et les apôtres et d'opérer des actes extraordinaires et significatifs (des « miracles »), aient purement et simplement adopté, sans en discerner les « raisons », sans en découvrir les mécanismes (parfois tellement évidents), les hypothèses de la « tradition critique » que nous évoquions au début de cette étude. Cette « tradition critique » a pu changer de mode, de vocabulaire et de concepts ; elle est restée fidèle néanmoins à la « constitution » qu'elle doit à l'idéalisme rationaliste de DESCARTES et de KANT.

Avec l'arrière-plan de cette « tradition critique » BARTH n'a pas manqué, dans le concert de tous les néo-protestants, de parler de la « faillibilité », des « contradictions », et des « erreurs » de l'Ecriture Sainte. Et toute l'impression réelle que faisait et fait sur lui l'Ecriture-Parole de Dieu (d'où tant de pages remarquables

⁵⁵ J.-I. PACKER, *op. cit.*, p. 35.

⁵⁶ Jérémie, 17 : 9.

de la *Dogmatique*) était et est contrebattue par les motifs de base qu'il recevait et reçoit, malgré lui, de cette « tradition critique » qu'il a faite sienne et gardée alors même qu'il pense l'avoir combattue... dogmatiquement.

Dogmatiquement, BARTH peut bien parler des « résultats dévastateurs de la critique historique d'un WELLHAUSEN »⁵⁷. Il n'empêche que, dans son exégèse même, BARTH utilise, sans les contester et comme s'ils allaient de soi, certains de ces « résultats »⁵⁸. Certes, chez BARTH, l'adoption de la « tradition critique » n'est guère exploitée ; de même qu'il ne souligne guère les « erreurs » et les « contradictions » qu'il affirme se trouver dans la Bible. Et nous devons nous en réjouir. Mais, répétons-le une fois encore, il s'agit d'une « faille » qui, pour étroite qu'elle soit, permettra aussi bien l'introduction dans la *Dogmatique* de développements gnostiques non bibliques⁵⁹ que le « départ » de plus en plus accentué d'un bon nombre de « barthiens » vers de bien étranges conceptions de l'Écriture⁶⁰.

3.— ACTUALISME

Il faut sans doute voir aussi, à l'arrière-plan de la doctrine barthienne de l'Écriture, l'influence du mode de penser actualiste et existentialiste de notre temps. La crainte de la continuité ! La passion de l'événement ! Quelles places elles tiennent dans la pensée de BARTH ! Entendre la Parole de Dieu dans l'événement de la foi, c'est comme une ligne pointillée qui est frappée d'en haut de temps en temps et qui n'a de continu que son incontinuité.

« On peut être scandalisé par ce livre (la Bible). Et même, on *devra* l'être — à moins que le miracle de la foi n'intervienne — dans l'exacte mesure où il se donne pour la Parole de Dieu. Mais, précisément, nous ne sommes pas en mesure de présupposer ce miracle. Nous pouvons seulement nous le rappeler et l'attendre. Rien ne nous permet de le faire figurer dans notre jeu et de l'utiliser à un moment donné. Par conséquent, il ne nous reste plus qu'à nous scandaliser de l'invraisemblable prétention de la Bible. Sinon, nous montrons simplement que nous n'avons pas encore compris la portée de cette prétention. Seul le miracle de la foi, seul l'événement de la Parole de Dieu pourrait vraiment nous rendre capables de surmonter ici le scandale nécessaire. »⁶¹

Ici BARTH oppose une caricature de la continuité de la foi : « Rien ne nous permet de le faire (le miracle de la foi) figurer dans notre jeu et de l'utiliser à un moment donné », à sa conception

⁵⁷ D, 5, p. 36.

⁵⁸ D, 10, pp. 65-66.

⁵⁹ Cf. nos articles dans les numéros 33 et 38 de la *Revue Réformée*.

⁶⁰ Cf. entre autres l'introduction « protestante » donnée par Georges CASALIS à la soi-disant « édition œcuménique » de la Bible dite de « Jérusalem », éditions « Planète », Paris, 1965.

⁶¹ D, 5, p. 49.

« événementielle » de la foi. Une foi qui « figurerait dans notre jeu », et que nous « utiliserions » quand il nous plairait, n'est pas la foi, car la foi n'est pas une capacité (« naturelle » ou « surnaturelle ») à la disposition de l'homme. C'est, comme le montre RUNIA, la réalité et la continuité de l'œuvre du Saint-Esprit qui, malgré et contre nos capacités humaines, assure la réalité et la continuité de la foi.

La doctrine réformée de la « persévérance des saints » : « Dieu est fidèle : Il les confirme miséricordieusement dans la grâce qu'Il leur a une fois conférée, et les conserve puissamment jusqu'à la fin »⁶², repose tout entière sur l'immutabilité de l'élection de Dieu en Jésus-Christ. Notre « persévérance » n'est pas en nous mais en Lui. Elle est même malgré nous et contre nous. D'où, justement, sa réalité.

C'est pourquoi nous ne pouvons opposer, comme le fait BARTH, *datum* et *dandum*. Ni en ce qui concerne la Bible-Parole de Dieu, ni en ce qui concerne la foi. Notre vie chrétienne ne connaît pas seulement un pointillé d'« événements », mais aussi une continuité dans laquelle nous garde l'Esprit-Saint. Et quand nous « lisons » la Bible, c'est la Parole de Dieu que nous entendons.

Jésus, au désert, répond trois fois à Satan : « Il est écrit... »⁶³. Dans ses entretiens avec les Pharisiens et les Sadducéens, il en appelle à l'Écriture (de l'Ancien Testament) comme ayant absolue autorité : « N'avez-vous pas lu... »⁶⁴.

Roland DE PURY a bien tort de traiter de « charabia protestant »⁶⁵ l'expression « lire la Parole de Dieu », car elle est de la Bible et elle est de Jésus : « N'avez-vous pas lu ce que Dieu vous a dit : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? Dieu n'est pas Dieu des morts mais des vivants. »⁶⁶

4. — LA LIBERTÉ DE DIEU

A l'arrière-plan de tout ce que BARTH dit de la Sainte Écriture, il y a encore son concept de la « liberté » de Dieu. Comme dit RUNIA, « que l'homme n'ait pas la Parole de Dieu » et « que Dieu soit libre » sont pour BARTH les deux aspects « négatif » et « positif » de la même vérité. Pour lui, Dieu est toujours le *sujet* de sa révélation, c'est-à-dire qu'Il est toujours le Seigneur libre et souverain, et que sa révélation est un acte *libre* de sa part. C'est Dieu lui-même qui se révèle lui-même. Dans cet acte libre de sa révélation Dieu vient vers l'homme dans son amour et dans sa grâce.

Bene ! Recte ! Optime ! Mais conclure de là, comme il le fait, que la révélation ne peut pas se trouver en une révélation écrite,

⁶² *Canons de Dordrecht*, V, III.

⁶³ Matthieu, 4 : 4, 7, 10.

⁶⁴ Matthieu 19 : 4.

⁶⁵ *Op. cit.*, p. 40.

⁶⁶ Matthieu 22 : 31-32. Cf. Matth. 15 : 6 ; Luc. 8 : 11 ; 11 : 28 ; Jean 3 : 34 ; 8 : 47.

cela peut découler d'une certaine logique spéculative mais est contraire à ce que dit *aussi* l'Écriture Sainte.

RUNIA, faisant allusion à ce que BARTH dit de KOHLBRUGGE⁶⁷ et de CALVIN à propos de la justification et de la sanctification (« là où chez KOHLBRUGGE nous n'entendons qu'une ou presque une seule parole, chez CALVIN régulièrement nous en entendons deux »⁶⁸, dit qu'on peut, *mutatis mutandis*, appliquer la même parole à BARTH, à propos de sa doctrine de l'Écriture : là où chez BARTH nous n'entendons qu'une ou presque une seule parole, dans l'Écriture nous en entendons deux. Car, si l'Écriture nous dit que Dieu est libre dans l'acte de sa révélation, elle nous dit *aussi* que ce Dieu libre nous a donné de lui une révélation écrite, une révélation consignée par les prophètes et les apôtres inspirés et qui n'est rien moins que la Parole même de Dieu. Il y a un donné (*datum*) révélé.

Contrairement à l'existentialisme actualiste qui ne veut voir que le « *dandum* » et attendre l'« événement », et qui oppose systématiquement le « dynamique » et le « statique », l'« existentiel » et l'« ontologique », le « personnel » et le « conceptuel », l'Écriture Sainte affirme aussi qu'il y a un « *datum* » et que nous devons dire « deux » paroles et non pas « une » seule. Dans la Bible, la liberté et la continuité, l'existentiel et l'ontologique, ne sont pas opposés mais sont affirmés ensemble.

Dieu est libre ! C'est vrai ! Et BARTH a raison de nous le rappeler. Mais il est vrai *aussi* que Dieu s'est lié, librement, à son peuple, que l'époux s'est uni à son épouse, qu'il tient à son alliance bien qu'il ne soit pas prisonnier de celle-ci !

L'exemple que prend ici RUNIA est clair : il s'agit de l'épisode rapporté par I. Samuel 4 et 5 : dès que l'homme pense qu'il « détient » Dieu dans l'arche de l'alliance, Dieu quitte son arche et la livre entre les mains des Philistins. Mais cela ne veut pas dire que l'arche n'est plus l'arche de Dieu. Au contraire ! Et les Philistins en font l'expérience, et Dagon, leur idole, se brise devant l'arche de Dieu.

BARTH a beau dire que, puisque Dieu est libre, la Bible n'est pas, ne peut pas être, au sens d'une identité directe, la Parole de Dieu, la Bible *est* cependant, et nous dit qu'elle est, la Parole de Dieu. Cela ne veut pas dire, bien sûr ! que l'homme « dispose » de la Parole de Dieu et qu'il l'a « dans la poche ». Non pas ! car précisément Dieu abandonne sa Parole quand l'homme a de si folles, pitoyables et coupables imaginations, et tout ce qui reste à l'homme, alors, n'est que des « mots » ! Mais cela ne veut pas dire non plus que la Bible n'est plus la Parole de Dieu et qu'elle n'est plus la Vérité de Dieu et sur Dieu. Au contraire !

Ainsi, la « souveraine liberté de Dieu » et l'« inscription de sa Parole » ne s'opposent aucunement. La foi est le contraire

⁶⁷ Kohlbrugge, théologien du siècle dernier, réformé assez « irrégulier » et passionnant.

⁶⁸ *Die Protestantische Theologie im 19. Jahrhundert*, 1947.

d'une « possession » humaine. Elle sait que la Parole de Dieu, parce qu'elle est la Parole *de Dieu*, ne peut jamais devenir la « chose » ou l'« affaire » (la « bonne affaire » !) que nous contrôlerions et dont nous serions les maîtres. Et, en même temps — je cite RUNIA que j'ai suivi — « il y a dans la foi une *ferme assurance* que là Dieu nous parle. Le seul fondement de cette assurance c'est la *promesse* : Qui vous écoute m'écoute ; Cette promesse est la source d'une joie constante... Cette merveilleuse assurance n'a rien à voir avec une idolâtrie ou une bibliolâtrie. Elle signifie seulement que nous recevons la Bible comme elle se présente elle-même à nous, à savoir comme la Parole inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre (II Timothée 3 : 16-17). » ⁶⁹.

5. — PERSONNE ET ENSEIGNEMENTS

Enfin, à l'arrière-plan de la doctrine barthienne de la Sainte Ecriture, il y a l'idée qui rassemble aujourd'hui tant de néo-protestants, des « barthiens » comme George S. HENDRY ⁷⁰, des hommes comme Emil BRUNNER ⁷¹ ou John A. MACKAY ⁷², à savoir que la révélation de Dieu étant la révélation de quelqu'un, d'une personne, ne peut nous apporter des « enseignements », des « vérités », des « doctrines », des « informations ». L'« acte » ou les « actes » de Dieu sont opposés aux « enseignements » et aux « propositions » de la Bible.

Du point de vue réformé nous posons la question : l'inspiration de la Bible, c'est-à-dire des « enseignements » et des « propositions » qu'elle contient, est-elle ou non, « acte » de Dieu ?

Et cette autre : comment reconnaissons-nous l'« acte » ou les « actes » de la révélation de Dieu en Jésus-Christ, d'une manière certaine, autrement que par les « enseignements » et les « propositions » de la Bible ?

Là encore, pourquoi opposer un prétendu « dynamique » à une prétendue « statique », ou encore une « personne » et « ce qu'elle a dit », ou encore « Christ » et « la vérité sur le Christ » ? Le néo-protestantisme, sous ses différentes formes, parle sans cesse d'une « théologie de la Parole » et d'une « théologie biblique », tout en attaquant sans cesse et partout ce que la Bible dit d'elle-même, à savoir que ses « enseignements », ses « doctrines », ses « informations » et ses « propositions » constituent la Parole écrite de Dieu, inspirée de Dieu.

Il s'agit de savoir si le *Kerygma* biblique, si la *didaché* biblique sont de Dieu lui-même ou seulement de témoins humains et

⁶⁹ RUNIA, *op. cit.*, pp. 204-205.

⁷⁰ *The Dogmatic Form of Barth's Theologie, Theologie To day* XIII, 3, pp. 312 s.

⁷¹ *Revelation and Reason*, trad. angl., Philadelphie, 1946, p. 8.

⁷² *Christian Missions at this Hour, Theologie Today*, XV, 1, p. 22.

faillibles de la révélation de Dieu. Si le *Kerygma* biblique, si la *didaché* biblique ne sont pas du Seigneur infailible mais d'hommes faillibles (même promus au rang de « premiers témoins »), le subjectivisme de l'Eglise et des hommes est forcément justifié dans la diversité de ses ré-interprétations anciennes, contemporaines et futures, de l'Ecriture Sainte et c'est l'« acte » de Dieu, la « Révélation » de Dieu, la « Personne » de Dieu qui seront « arrangés » et « reconstruits » selon les imaginations, les désirs et les philosophies des hommes.

Il ne peut y avoir de « rencontre » avec Dieu que là où sont « gardées » ses paroles, écoutés ses enseignements, lues les Ecritures. C'est Dieu Lui-même qui nous dit et nous explique qui Il est, ce qu'Il a fait, fait, et fera, ce qu'Il attend de l'Eglise et de chacun de nous.

Jésus n'a pas agi seulement. Il a « enseigné ». Christ est le « mystère dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science »⁷³ et Paul a déclaré que son ministère ne s'était « écarté en rien de ce que les prophètes et Moïse avaient déclaré devoir arriver. »⁷⁴

Certes la révélation est plus qu'« enseignements » et « doctrines ». Le centre vivant et rayonnant de la révélation c'est Dieu en Jésus-Christ. Mais la révélation comprend — justement pour que nous « connaissions » Dieu en Jésus-Christ, et notre paix, et notre joie, et notre salut, et notre espérance, en Lui — « enseignements » et « doctrines ». Là encore, les « oppositions » non bibliques sont interdites et il nous faut recevoir ensemble l'Ecriture du Seigneur et le Seigneur de l'Ecriture : c'est tout un. Selon la Bible, la révélation de Dieu est à la fois *personnelle* et *propositionnelle*. Et dans la Bible l'expression « Parole de Dieu » désigne quelqu'un *et* ce que Dieu nous apprend et nous enseigne, et nous dit de ce quelqu'un (que nous ne connaîtrions pas autrement).

BREVE CONCLUSION

Dans la situation présente du monde et des Eglises de Dieu (et de la théologie), il est plus que jamais nécessaire, indispensable, que la confession de foi de l'Eglise universelle, sur le point de l'Ecriture Sainte, soit claire et nette : *la Bible est la Parole de Dieu*. C'est l'honneur des réformés de maintenir et de rétablir clairement et nettement cette confession au moment où elle est attaquée de toutes parts.

Là où cette confession n'est pas réelle et entière tôt ou tard, d'une façon ou d'une autre, la prédication et la vie des Eglises, leur témoignage parmi les hommes, leur fidélité au Dieu Père,

⁷³ Colossiens 2 : 3.

⁷⁴ Actes 26 : 22.

Fils et Saint-Esprit et à Jésus-Christ l'unique Seigneur et Sauveur, sont inévitablement faussés.

Ce n'est pas pour eux et pour leurs Eglises seulement que les réformés doivent attester que la Bible est la Parole de Dieu ; c'est pour l'ensemble œcuménique des Eglises ; c'est pour le salut du monde ; c'est pour la gloire de Dieu.

Une mauvaise théologie de l'Ecriture Sainte, porte en elle, inévitablement, toutes sortes de conséquences. C'est pourquoi le labeur exégétique et dogmatique des réformés, parmi tant d'exégèses et de dogmatiques aujourd'hui courantes dans toutes les Eglises, dans toutes les dénominations, et dans tant de Facultés de théologie, doit être poursuivi avec application, avec fatigues et aussi avec joie et avec espérance.

L'isolement des réformés est à la fois une souffrance et, répétons-le, un honneur. Ce n'est pas un isolement qu'ils ont choisi. Dieu leur donne de le connaître. Il faut l'accepter tout en étudiant les autres, en recherchant avec eux le dialogue, en recevant ce qu'ils peuvent nous apporter çà et là (et il y a beaucoup à prendre chez BARTH !) pour que nous écoutions mieux et connaissions mieux l'Ecriture.

Que Dieu nous donne l'ouverture dans l'isolement ! Qu'Il nous donne surtout de nous soumettre toujours plus à son infallible Parole et de combattre plus fidèlement sous son autorité ! MANET VERBUM DEI IN ÆTERNUM.

DANS LES PROCHAINS NUMEROS :

Le Décret conciliaire sur l'Œcuménisme,

par Vittorio SUBILIA,

Quelques livres catholiques,

par Pierre PETIT.

Fondements d'une Ethique sexuelle chrétienne,

par Klaus BOCKMUHL,

Ecole laïque - Ecole Chrétienne,

par sœur Antoinette BUTTE,

« Nouvelle Morale » et Ethique chrétienne,

par le Prof. Dr. H. VAN OYEN

Les Mariages mixtes,

par Henri BRAEMER.

VIVISECTION

Pendant tout le temps que nous passâmes à Pise, nous restions presque toute la journée enfermés dans la maison. Vers midi nous sortions nous promener le long du fleuve, le beau fleuve pisan, l'Arno couleur d'argent, sur les beaux quais de l'Arno clairs et froids. Puis nous allions sur la place des Miracles, où s'élève la tour penchée qui fait la célébrité de Pise dans le monde entier. Nous montions sur la tour, et de là-haut nous contemplions la plaine pisane jusqu'à Livourne, jusqu'à Massa, et les pinèdes, et la mer là-bas, la verte paupière de la mer, et les montagnes de Carrare blanches de neige et de marbres. C'était mon pays, c'était mon pays toscan, mes forêts et ma mer, c'étaient mes montagnes, c'étaient mes terres et mes fleuves.

Vers le soir, nous allions nous asseoir sur le parapet de l'Arno (cet étroit parapet de pierre sur lequel Lord Byron, pendant ses jours d'exil à Pise, galopait chaque matin sur son bel alezan, parmi les cris de frayeur des paisibles citadins) et nous regardions le fleuve couler en entraînant dans son clair courant des feuilles brûlées par l'hiver et les nuages d'argent du ciel antique de Pise.

Febo passait de longues heures couché à mes pieds, et de temps en temps il se levait, s'approchait de la porte, se retournant pour me regarder. J'allais lui ouvrir la porte. Febo sortait, rentrait au bout d'une heure ou deux, haletant, le poil lissé par le vent, les yeux éclairés par le froid soleil de l'hiver. La nuit, il levait la tête pour écouter la voix du fleuve, la voix de la pluie sur le fleuve. Parfois, me réveillant, je sentais sur moi son regard tiède et léger, sa présence vivante et affectueuse, et sa tristesse, son désert pressentiment de la mort.

Un jour, il sortit et ne revint plus. Je l'attendis jusqu'au soir et, à la nuit tombée, je courus dans les rues, l'appelant par son nom. Je rentrai tard dans la nuit, je me jetai sur mon lit, le visage tourné vers la porte entrouverte. De temps en temps je me mettais à la fenêtre, et je l'appelais longtemps, en criant. A l'aube, je courus de nouveau dans les rues désertes, entre les pâles façades des maisons qui, sous le ciel livide, semblaient de papier sale.

Dès qu'il fit jour, je courus à la fourrière municipale. J'entrai dans une pièce grise où, enfermés dans des cages puantes, des chiens gémissaient, la gorge encore marquée par le nœud coulant du bourreau. Le gardien me dit que mon chien avait peut-être été écrasé par une voiture, ou qu'il avait été volé, ou jeté dans le fleuve par

quelque bande de voyous. Il me conseilla de faire le tour des chenils, peut-être Febo se trouvait-il chez quelque marchand de chiens.

Toute la matinée je courus de chenil en chenil, et finalement un tondeur, dans une petite boutique près de la Piazza dei Cavalieri, me demanda si j'étais allé à la Clinique vétérinaire de l'Université, à laquelle les voleurs de chiens vendaient pour quelques sous les chiens destinés aux expériences cliniques. Je courus à l'Université, mais il était midi passé, la Clinique vétérinaire était fermée. Je rentrai chez moi. Je me sentais dans le creux des yeux un je ne sais quoi de froid, de dur, de lisse ; j'avais l'impression d'avoir des yeux de verre.

L'après-midi je retournai à l'Université, j'entrai dans la Clinique vétérinaire. Mon cœur battait, je ne pouvais presque pas marcher, tellement j'étais faible et oppressé par l'angoisse. Je demandai le médecin de service, je lui dis mon nom. Le médecin, un jeune homme blond, myope, au sourire las, me fixa longtemps avant de me répondre. Il me répondit qu'il ferait tout son possible pour m'aider.

Il ouvrit une porte, nous entrâmes dans une grande pièce claire, étincelante, au parquet recouvert de linoléum bleu. Le long des murs, d'étranges berceaux en forme de violoncelle étaient alignés, l'un à côté de l'autre, comme les lits d'une clinique pour enfants : dans chacun de ces berceaux un chien était étendu sur le dos, le ventre ouvert, le crâne fendu ou la poitrine béante.

De minces fils d'acier, entortillés autour de cette même sorte de chevilles de bois qui, dans les instruments de musique, servent à tendre les cordes, maintenaient ouvertes les lèvres de ces horribles blessures : on voyait battre le cœur nu, les poumons, aux veines semblables à des branches d'arbre, se gonfler tout comme le feuillage d'un arbre au souffle du vent, le foie rouge et luisant se contracter tout doucement, de légers frémissements courir sur la pulpe blanche et rose du cerveau comme sur un miroir embué, les intestins se délier paresseusement comme un nœud de serpents. Aucun gémissement ne s'échappait des lèvres entrouvertes des chiens crucifiés.

Tous les chiens avaient tourné leurs yeux vers nous, en nous fixant avec un regard à la fois implorant et plein d'une crainte atroce : ils suivaient des yeux chacun de nos gestes, épiaient nos lèvres en tremblant. Immobile au milieu de la pièce, je sentais un sang glacé monter dans mes membres, peu à peu je devenais de pierre. Je ne pouvais plus ouvrir les lèvres, ni faire un pas. Le médecin posa sa main sur mon bras et me dit : « Courage ! » Ce mot fondit la glace de mes os, je m'avançai lentement, je me penchai sur le premier berceau. Et à mesure que je passais de berceau en berceau, le sang me remontait au visage, mon cœur s'ouvrait à l'espoir... Tout à coup je vis Febo.

Il était étendu sur le dos, le ventre ouvert, une sonde plongée dans le foie. Il me regardait fixement, les yeux pleins de larmes. Il avait dans le regard une merveilleuse douceur. Il respirait légè-

rement, la bouche entrouverte, secoué par un tremblement horrible. Il me regardait fixement, et une douleur atroce me creusait la poitrine. « Febo », dis-je à voix basse. Et Febo me regardait avec dans les yeux une merveilleuse douceur. Je vis Jésus-Christ en lui, je vis Jésus-Christ en lui crucifié, je vis Jésus-Christ qui me regardait avec les yeux pleins d'une douceur merveilleuse. « Febo », dis-je à voix basse, en me penchant sur lui, en caressant son front. Febo baisa ma main sans pousser le moindre gémissement.

Le médecin s'approcha, toucha mon bras. « Je ne devrais pas interrompre l'expérience, dit-il, c'est défendu. Mais pour vous... Je vais lui faire une piqûre. Il ne souffrira pas. »

Je pris la main du médecin entre mes mains, et lui dis, tandis que les larmes coulaient sur mon visage : « Jurez-moi qu'il ne souffrira pas.

— Il s'endormira pour toujours, dit le médecin, je voudrais que ma mort fût aussi douce que la sienne.

— Je fermerai les yeux, dis-je, je ne veux pas le voir mourir. Mais faites vite, faites vite !

— Juste un instant », dit le médecin, et il s'éloigna sans bruit, glissant sur le tapis de linoléum.

Il alla au fond de la pièce, ouvrit une armoire. Je restai debout devant Febo, secoué d'un tremblement horrible, le visage sillonné de larmes. Febo me regardait fixement, pas un gémissement ne sortait de sa bouche. Il avait dans les yeux une merveilleuse douceur. Les autres chiens aussi étendus sur le dos dans leurs berceaux me regardaient fixement. Pas un gémissement ne sortait de leurs lèvres. Tous avaient dans les yeux une merveilleuse douceur.

Tout à coup, je poussai un cri de frayeur : « Pourquoi ce silence ? m'écriai-je, que signifie ce silence ? »

C'était un silence horrible, un silence immense, glacial, mort, un silence de neige.

Le médecin s'approcha, une seringue à la main. « Avant de les opérer, dit-il, nous leur coupons les cordes vocales. »

ADHÉREZ À :

LA LIGUE FRANÇAISE CONTRE LA VIVISECTION

auprès de Jean DURANTON DE MAGNY,

4, Quai de la Fontaine, Nîmes (Gard)

C.C.P. Montpellier 213.35

Cotisation : 3 F. Abonnement à l'Anti-Vivisection : 4 F

BIBLIOGRAPHIE

Gabriel Ph. WIDMER : *L'Evangile et l'athée*, Labor et Fides, 1965, 165 pages.

Ce petit livre n'est qu'un essai ; le lecteur ne devra pas espérer une étude exhaustive de l'athéisme : le sujet est trop vaste pour cela. En revanche, l'auteur a voulu nous confier un certain nombre de remarques sur les rapports actuels de l'athéisme et de la foi chrétienne. Il le fait sans esprit de système, ce qui donne parfois l'impression que les idées sont juxtaposées sans beaucoup de liens entre elles ; mais surtout ce qui peut gêner parfois, c'est une certaine imprécision, due au caractère passionnel que revêt aujourd'hui toute discussion sur les relations Eglise-monde. Par exemple quelle valeur l'auteur donne-t-il précisément au mot athée ? L'athée semble revêtu de beaucoup de qualités quand il est comparé à la médiocrité des chrétiens : au contraire il semble être très péjoratif quand il est attribué au chrétien pour désigner l'incroyance qui gît en chaque croyant. Bien sûr, il y a des athées qui sont des hommes remarquables et des chrétiens qui sont bien décevants. Mais cela n'est pas une définition : l'auteur aurait dû préciser la distinction fondamentale entre chrétien et athée ; il aurait encore dû préciser que l'athéisme dont il parle est bien particulier, c'est l'athéisme des intellectuels.

L'auteur semble également laisser entendre que l'athéisme est le fruit direct de la médiocrité des chrétiens. C'est juste, dans la mesure où il s'agit de l'athéisme occidental. Mais il aurait fallu préciser que fondamentalement l'athéisme a toujours été dans le cœur de l'homme depuis le jardin d'Eden en passant par l'idolâtrie d'Israël ou l'athéisme que rencontraient les apologistes ; il ne s'agit pas de nier les compromissions et les démissions de l'Eglise : son tort fut, est, et sera toujours de ne jamais être assez centrée sur Jésus-Christ. Mais n'est-il pas un peu naïf de croire que l'Eglise aurait pu juguler l'athéisme en ayant eu une meilleure politique sociale par exemple. L'Eglise n'a pu réaliser l'idéal dont elle parle. Mais finalement, est-ce là le rôle de l'Eglise ; n'a-t-on pas tort de dire l'Eglise devrait être ceci ou cela. Ne fait-on pas une erreur en faisant de l'Eglise le Royaume de Dieu ? L'Eglise n'a pas à vouloir réaliser un programme ; elle doit simplement annoncer que le programme de l'Evangile ne peut se réaliser que par l'approche du Royaume. Bien sûr, cela ne peut jamais être une excuse pour un quelconque latitudinarisme.

L'auteur appelle l'Eglise à se réformer : il a parfaitement raison, mais il ne précise pas assez que le critère de cette réforme ne peut, en aucun cas être défini par les critiques venues de l'extérieur. La seule réforme pour l'Eglise est de se soumettre à la Parole de Dieu. Il semble bien que l'auteur cède quelquefois au complexe que font beaucoup de chrétiens aujourd'hui en face d'un monde de plus en plus déchristianisé.

Mais il faut souligner aussi tout l'aspect positif de ce petit livre : il faut se réjouir chaque fois qu'un homme essaie de comprendre une pensée différente de la sienne. L'appel au renouvellement et à la réforme

ne peut être entendu qu'avec un grand sérieux. Même si l'auteur laisse certains points dans l'imprécision son mérite est justement de ne rien fermer, mais de poser des questions sur notre raison d'être.

Alain-Georges MARTIN.

Jean GASTAMBIDE et quelques amis : *La Révélation*, simple explication de la Foi évangélique, six cours sur l'Evangile de Jésus-Christ, S.C.E., 47, rue de Clichy, Paris, 9^e. 62 p.

Six chapitres. 1. Où trouver la révélation de Dieu ? 2. Comment faire pour comprendre ? 3. Dieu est notre père, nous le savons par son fils. 4. Mort et résurrection. 5. L'Esprit saint et le peuple des croyants. 6. La communion et l'amour des autres.

Ce livre a le mérite de la brièveté et aussi de la clarté. Son intention comme sa méthode de rédaction me rappellent quelque peu la *Brève instruction chrétienne* de Jean CALVIN, et je ne serais pas étonné que l'auteur et ses quelques amis l'aient consultée. Il y a des pages fort bien venues, marquées d'une pensée qui sait être rigoureuse. Le commentaire pastoral peut s'y appuyer avec une grande facilité.

Je m'étonne cependant que ces six cours, bien qu'ils « ne soient qu'un début, s'ils sont étudiés avec soin et jusqu'au bout », soient « suffisants pour permettre de participer à la communion et d'être reçu dans l'église » (p. 6), alors que « leur étude dure normalement six semaines » (p. 5). Je croyais que nos usages disciplinaires imposaient aux pasteurs un minimum de six mois d'instruction religieuse pour admettre des nouveaux venus à la Sainte-Cène (1). Y a-t-il vraiment des pasteurs dans notre Eglise qui se sentent la liberté d'accueillir dans l'Eglise réformée des prosélytes après six semaines à deux mois seulement d'instruction religieuse ? Je déplore qu'on y invite mes collègues. Mon expérience personnelle est que six mois sont trop courts, que neuf mois sont souhaitables, et qu'une année ecclésiastique entière est préférable. En outre, tant pour les catéchumènes « ordinaires » que pour les prosélytes, la participation à la Cène n'implique pas seulement que le postulant croie « quelque chose », mais qu'il puisse également rendre compte de sa foi, qu'il ne soit pas seulement « disciple » mais « témoin ». Voilà qui ne peut être atteint en six semaines, et par l'étude de cette brochure. Qu'elle puisse servir de point de départ, d'accord ; qu'elle suffise, non.

Quelques autres remarques. Il est bien d'écrire sobrement, encore ne faut-il pas bâcler son travail. Qu'est-ce que la Bible de Maretsou ? ou de Dhornes (p. 6) ? Pourquoi, contrairement à tous nos dictionnaires, aux usages de la langue française et de la théologie, nos auteurs tiennent-ils à écrire *avec des minuscules* : bible, église, juifs, ancien et nouveau testament, fils de Dieu, seigneur, et même père quand il s'agit de Dieu (à quelques exceptions près) ? Certes, n'abusons pas des majuscules, mais leur défaut est ici bien choquant. Expression d'une idée (?), ou simple négligence ?

Il n'est pas vrai que la Bible n'ait commencé à être écrite qu'en 1000 avant Jésus-Christ (p. 10), ou que le canon ait été « fixé » par les Eglises » (Ibid.). Je n'ai jamais lu dans les Ecritures que le Christ ait

¹ L'article EL. Ve du *Coutumier* prescrit : « une instruction religieuse d'une année scolaire au moins qui pourra être réduite à un semestre si les leçons sont doublées ».

été condamné pour « escroquerie » (p. 12), que la foi soit « à la portée de tous » (p. 19), que ne « subsistera » au jugement que ce qui pourra apparaître à la grande lumière de Dieu » (p. 38-39), ni que l'Eglise n'ait été « fondée » qu'à la Pentecôte (p. 45). Pourquoi la majestueuse réponse de Dieu à Moïse (Exode 3 : 11-14), l'un des lieux les plus profonds de la théologie, serait-elle « ironique » (p. 28). Pourquoi faut-il « apprendre par cœur le Psaume 23, sans le verset 5 » (p. 25) ? Je ne comprends pas pourquoi ce ne serait que « dans » la sainte Cène que l'Eglise communie avec son Seigneur, ni comment la Cène « réalise » l'unité du Christ avec son Eglise (p. 46, 48). Soyons concis, sans que cela fasse obstacle à la précision et à l'exactitude d'une « explication de la foi évangélique », qui pour être telle, mériterait ici et là quelques mots de plus.

Est-il utile de noter les fautes d'orthographe (p. 14, 21, 54, etc.), la fantaisie ou l'absence de ponctuation, et un magnifique « A l'opposition du sens que » (p. 8) ?

Pierre MARCEL.

Frédéric GODET : *Commentaire sur la première épître aux Corinthiens*, 2^e édition, 2 tomes, Imprimerie Nouvelle L.-A. Monnier, Neuchâtel, 1965, 366 et 484 pages.

Quelques privilégiés pasteurs ou non, protestants ou autres chrétiens, profitaient de l'aide que Frédéric GODET leur apportait ; il était bien difficile de trouver son *Commentaire sur la première épître aux Corinthiens*. La première édition, et la seule, datait de 1886. L'hoirie GODET a pris l'initiative de publier une deuxième édition, rendant là grand service à de nombreux lecteurs, étudiants, prédicateurs de la Bible.

Cette édition, brochée ou commodément et solidement reliée, est présentée, préfacée par le professeur Pierre BONNARD. Il rappelle comment cette œuvre fut le fruit d'un long métier ; est un remarquable témoin de ce que fut l'exégèse biblique vers la fin du XIX^e siècle ; a moins vieilli que le reste de son œuvre ; fait entendre une voix vivante dans les discussions contemporaines.

Dans son avant-propos, Frédéric GODET avertissait : « le livre apostolique expliqué dans ces pages est d'une nature tellement pratique et touche par conséquent à un si grand nombre de phénomènes religieux actuels, qu'il est difficile de s'abstenir de certains rapprochements qui peuvent nuire à l'objectivité du travail. L'« anxiété » qu'avouait GODET, le professeur BONNARD la transmue en « espérance » : dans l'actuel dialogue œcuménique le travail du maître de Neuchâtel apporte une contribution positive.

Ces quelques propos montrent suffisamment l'avantage que nous aurons à consulter, plus facilement que par le passé, ce *Commentaire* et la reconnaissance que nous devons exprimer à ses éditeurs.

P. PETIT.

Regards Contemporains sur Jean CALVIN, Actes du Colloque Calvin, Strasbourg 1964, 1 vol., 316 pages, « Cahiers de la Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses », 1965.

Ce monumental « Cahier » contient les études suivantes toutes d'un grand intérêt : Wilhelm NIÉSEL, *Der theologische Gehalt der jüngst veröffentlichten Predigten Calvins*. — Robert STUPPERICH, *Calvin und*

die Konfession des Paul Volz. — Jean ROTT, *Documents strasbourgeois concernant Calvin.* — Otto WEBER, *Compétence de l'Eglise et compétence de l'Etat d'après les Ordonnances ecclésiastiques de 1561.* — Jacques COURVOISIER, *La dialectique dans l'ecclésiologie de Calvin.* — Willem F. DANKBAAR, *L'office des docteurs Chez Calvin.* — Paul JACOBS, *Pneumatische Realpräsenz bei Calvin.* — T. F. TORRANCE, *Knowledge of God and speech about Him according to John Calvin.* — Henri MEYLAN, *Calvin et les hommes d'affaires.* — Rodolphe PETER, *l'abécédaire genevois ou catéchisme élémentaire de Calvin.* — Richard STAUFFER, *Les discours à la première personne dans les sermons de Calvin.* — Jean CADIER, *Sadolet et Calvin.* — Oscar BARTEL, *Calvin und Polen.* — Jean-Daniel BENOÎT, *Calvin et Vinet.*

Jean CALVIN : *Commentaires des Epîtres aux Galates, Ephésiens, Philippiens et Colossiens*, Editions Labor et Fides, 1965, 407 pages.

Les Editions Labor et Fides continuent la publication des commentaires scripturaires de CALVIN. Après la Genèse et l'Epître aux Romains voici un volume qui contient le commentaire de quatre petites épîtres.

Le principe de l'édition reste le même : le texte est présenté avec une orthographe moderne : le style est allégé et des notes permettent d'éclairer des mots ou des expressions qui ont vieillis. La disposition typographique et des tables permettent une meilleure recherche.

Un commentaire de CALVIN permet, si l'on peut dire, de saisir la pensée de CALVIN dans le dialogue du réformateur avec la Parole de Dieu. Entre autres, le lecteur trouvera dans ce volume des passages importants sur la vie de l'Eglise et l'organisation des ministères.

Mais surtout il n'est pas vain de dire que ces commentaires restent encore aujourd'hui indispensables pour ceux qui ont à préparer *prédications* ou études bibliques.

Alain-Georges MARTIN.

Daniel PARKER et Robert BONNIOT, *Folie Nucléaire*, Editions de l'Epi, 1966, 208 pages, 9,90 + T. L.

Après *Le Choix décisif* et *Devenir Témoin de l'Unité*, Daniel PARKER nous apporte un volume documenté. Hervé CHAIGNE, O.F.M., dans une préface de 20 pages, situe le problème d'après les textes de Vatican II, et prend à partie les § 79 et 81 du schéma XIII, traitant de la paix et de la guerre. — A titre d'avant-propos, nous retrouvons le discours prononcé par Jean ROSTAND à Paris, au cirque d'hiver lors de la délégation des rescapés d'Hiroshima, le 16 juin 1964.

Daniel PARKER est l'auteur de la première partie : *Folie nucléaire et conscience chrétienne*. (Le scandale du gaspillage, Explosions nucléaires et Morale internationale. Le crime d'Hiroshima. Par erreur, accident ou folie. Préméditation nucléaire et vengeance posthume. Dangers d'un totalitarisme nucléaire. Justice pour le tiers-monde).

Robert BONNIOT, Médecin des Hôpitaux de Paris, est l'auteur de la seconde partie : *Dangers des radiations ionisantes pour l'homme*. (Effets d'une irradiation massive. Effet des doses inférieures à 100 r. Irradiation des femmes enceintes et des enfants. Radiations ionisantes auxquelles l'homme est exposé. Doses de radiations ionisantes tolérables pour l'homme).

Jean CALVIN : Deux Congrégations et exposition du catéchisme, première réimpression de l'édition de 1563 avec une introduction et des notes par Rodolphe PETER, P.U.F., 108, bd Saint-Germain, Paris, 6^e, XXXIII et 50 p., 1964, « Cahiers de la Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses », n° 38. Il s'agit de l'explication de Galates 2 : 11 à 21, et de celle du quarante-troisième dimanche du Catéchisme : « Ne nous induis point en tentation, mais nous délivre du mal. ».

Jean CALVIN : Avertissement contre l'Astrologie qu'on appelle judiciaire et autres curiosités qui règnent aujourd'hui au monde. — *Traité des Reliques*, ou avertissement très utile du grand profit qui reviendrait à la Chrétienté s'il se faisait inventaire de tous les corps saints et reliques qui sont tant en Italie qu'en France, Allemagne, Espagne et autres royaumes et pays. — *Discours de Théodore de Bèze*, contenant en bref l'histoire de la vie et mort de maître Jean CALVIN avec le Testament et dernière volonté dudit CALVIN. Librairie Armand Colin, Paris, collection Le Trésor.

Ces trois célèbres textes qui datent respectivement de 1543, 1549 et 1564, sont reproduits avec orthographe moderne et sans appareil critique d'après *Œuvres françaises de Calvin*, de P.-L. JACOB, 1842. Volume élégamment présenté.

Signalons deux études de notre ami, le Doyen Jean CADIER : *Sadolet et Calvin*, dans la « Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses », n° 1/1965, P.U.F., pp. 79-92. Calvin éducateur, Conférence prononcée au IV^e congrès franco-latin des enseignants protestants, à Malaga (juillet 1965), Foi - Education, n° 73.

En outre, les introductions aux *Etudes Bibliques*, présentées au Congrès de Waudschoten (Pays-Bas), en août 1964, et publiées par *Les Cahiers Calvinistes* de la Société Calviniste de Belgique, n° 25 et 26.

Claire ARBELET : *Magnificat du soir*, 140 p., Beauchesne, 1965.

La vieillesse vue du dedans, avec sa vocation et ses ressources propres, avec ses caractères et ses devoirs : détachement, sérénité, espérance. Psychologie de la vieillesse, à l'attention des personnes âgées, à celle aussi de leurs familiers et de leurs conseillers spirituels.

Albert GREINER : *Le Saint-Esprit, ce méconnu*.

Préface du pasteur Marc BOEGNER, 86 p., Editions Luthériennes, 16, rue Chauchat, Paris, 9^e, Diff. Oberlin. Prédications de carême 1965. Six chapitres : « L'Esprit du Seigneur est sur moi » ; *Esprit de vérité, Esprit de sainteté, Esprit d'amour, Esprit de vie, Esprit de gloire*.

HUGHES, Philip Edgcumbe : *Theology of the English Reformers*. Hodder and Stoughton, Warwick Lane, London E.C. 4, 290 p., 20 sh.

D'après la collection : The Writings of the English Reformers (1841-1854, Parker Society Edition), Philip HUGHES présente une étude synthétique de la théologie des réformateurs anglais : Thomas BECON, John BRADFORD, Thomas CRANMER, John HOOPER, John JEWEL, Hugh LATIMER, James PILKINGTON, Nicholas RIDLEY, John ROGERS, William TYNDALE, William WHITAKER, John WHITGIFT, etc... Nombreux ceux d'entre eux qui moururent martyrs. — Au cours de divers chapitres : l'Écriture sainte, la justification, la sanctification, la prédication de la parole et le Culte, le Ministère, les Sacraments, l'Eglise et l'Etat, l'auteur présente l'enseignement de ces pasteurs et théologiens.

Edmond IRTY : *Illusions et Trahisons de notre Temps*, Le Concile et la « réforme » de l'Eglise Romaine, L'œcuménisme et la fausse « unité ». 2^e éd. révisée et augmentée. Aux Bons Semeurs, 56, rue Vauvenargues, Paris, 18^e. Brochure, 80 p., avec six intéressants témoignages de conversion.

Robert SCHROEDER : *Les traductions catholiques et protestantes du Nouveau - Testament concordent-elles ? Réponse à une question brûlante à l'heure œcuménique*, 90 p. Diffus. Les Bons Semeurs, 56, rue Vauvenargues, Paris, 18^e, 4,50.

Collation d'une vingtaine de traductions de passages bibliques, concernant Jésus-Christ et son salut (Actes 2 : 47 ; 1 Cor. 1 : 18 ; 15 : 2 ; 2 Cor. 2 : 15), Jésus-Christ et son Eglise (Héb. 7 : 24 ; Actes 14 : 23 ; 2 Cor. 8 : 19 ; Tite 1 : 5), Jésus-Christ et Marie (Matth. 1 : 25 ; Luc 1 : 34 et 18), et sujets connexes.

VAV : *Revue du Dialogue*, première année, premier numéro, janvier 1966, Comité de Publication : Président, Pasteur Albert GREINER, Administration, Pasteur O. NOTHHACKSBERGER, 49, rue Dulong, Paris, 17^e ;

rédaction, Pasteur D. Louys, 38, rue des Tertres, Bagneux (Seine).

« Revue de dialogue entre ceux qui ont une origine commune ; revue où Juifs et Chrétiens remontent de leur présent à leur même passé, et, de ce passé, envisagent leur identique futur.

Dans ce premier numéro : *Cur ?* de Daniel Louys, et une importante étude de Markus Barth, « Que peut croire un Juif au sujet de Jésus tout en restant Juif ? »

Pierre Widmer : *Vivre pleinement*, Editions Agapé, Bâle 24, 1965, 136 p. Préface de J.-M. Nicole.

Résumé de l'exposé d'un cours professé par l'auteur à l'Ecole Biblique Mennonite de Bienenberg (Bâle). Dédié à notre « florissante jeunesse », voici un petit livre de « morale chrétienne ». Huit chapitres : *La morale et son fondement, La nature de l'homme, Le but de la vie, Chute et rédemption, Devoirs envers nous-mêmes, les devoirs familiaux, La vie dans la société.*

Eglise et Guérison, brochure, 52 pages, Frs s. 3, publiée par le Conseil œcuménique des Eglises, Genève, 1966. N° 3.

Cette brochure contient les études suivantes : 1. Lesslie Newbigin, *Le ministère de guérison dans la Mis-*

sion de l'Eglise. — 2. Erling Kayser, *Essai sur la médecine et la philosophie moderne.* — 3. Martin Scheel, *Remarques sur certaines formes pré-scientifiques de guérison.* — 4. John Wilkinson, *Guérison chrétienne et communauté.* — A quoi s'ajoutent les Conclusions du groupe d'études : *Le concept chrétien du ministère de guérison ; le rôle de la communauté dans le ministère de guérison ; ministère de guérison et formation pastorale ; une tâche de l'Eglise : la formation des travailleurs médicaux et paramédicaux ; le rôle des institutions dans le ministère de guérison ; rapports entre service médical chrétien et gouvernement ; coordination dans les plans et l'utilisation de ressources pour le ministère de guérison ; programme d'études et de travail en profondeur.*

Raymonde Foreville, *Latran I, II, III et Latran IV*, Editions de l'Orante, Collection Histoire des Conciles (Œcuméniques, n° 6, 450 p., déc. 1965.

Paroles de Jésus-Christ, tirées des quatre Evangiles. Anonyme, La Concorde, Lausanne, brochure 29 p.

Cette brochure cherche à réunir l'essentiel des mots d'ordre, avertissements, encouragements et promesses de Jésus-Christ.

Les frais d'impression de notre Revue sont plus élevés que le montant total des souscriptions, tant est grande la proportion des abonnements servis à prix réduit.

Pouvez-vous inscrire ou trouver un nouvel abonné ? Merci !

Pouvez-vous verser une libre cotisation à la Société calviniste de France ? Merci !

ALLIANCE ÉVANGÉLIQUE

Juillet 1966

47, rue de Clichy, Paris (9^e)

QUAND L'ESPRIT N'EST PLUS LA !

par Pierre MARCEL

Dans deux articles et une prédication prononcée à la Radio, le pasteur Louis SIMON vient de présenter quelques aspects de la pensée de John A. T. ROBINSON qu'il complète et achève logiquement avec lucidité et beaucoup de courage¹. Ici-même, j'ai exposé l'une des conséquences de la pensée de ROBINSON². A nouveau, j'ai été sollicité de souligner en forme de schéma et *dans un langage simple*, où conduit la rigoureuse logique interne des promoteurs de « la nouvelle théologie »³.

L'« *a priori* » de départ, c'est que Dieu n'est pas « un être en dehors des autres et comme une part déterminée du tout de la réalité ». Il n'entretient aucune relation « moi-toi » (D.S.D., p. 41). Il n'a pas de personnalité (D.S.D., p. 167). Il n'est qu'un *nom* : le « nom » de la profondeur, du fond inépuisable de tout être (D.S.D., p. 31) et de l'Histoire (D.S.D., p. 62-63), l'inconditionnel dans le conditionné (D.S.D., p. 102, l'au-delà qui est au centre de nous-mêmes, la transcendance de l'amour (D.S.D., p. 103),

La création ne fait donc plus partie du champ de la réflexion religieuse. Cet *a priori* postule nécessairement l'éternité de la matière et son corollaire : le dogme matérialiste — dans sa forme la plus rigoureuse — de l'évolution organique de la matière à l'homme (Cf. D.S.D., p. 22 et 169). Dès le départ, ce n'est pas seulement « le Dieu que nous présente la Bible » qui est abandonné (D.S.D., p. 26), mais DIEU : il est éliminé de la réflexion. Mais si DIEU est évacué, il l'est (selon l'enseignement de la Bible) en tant que Père, Fils et Saint-Esprit. A partir de là se déploie une série de conséquences : aucune ne peut être évitée, car *il faut aller jusqu'au bout*.

¹ John A. T. ROBINSON, *Dieu sans Dieu*, Nelles Ed. Latines, 1964. Sera cité dans cet article D.S.D. — Louis SIMON, *Réflexions sur la Christologie de John A. T. ROBINSON*, « Le Semeur », 1966/2. Sera cité : S. — *Une Eglise pour les absents*, « Réforme », 23 avril 1966. Sera cité : R. — *Méditation de Pâques à la Radio*, 10 avril 1966, « Fédération Protestante de France », pp. 53-55. Sera cité : Méd. — Contraint à une extrême brièveté, je limiterai mes citations à ces seuls textes facilement accessibles aux lecteurs de langue française.

² *La foi en la création, fondement de la prière*, Bulletin de l'A.E.F., avril 1965.

³ Une étude d'ensemble (ou des études complémentaires) paraîtra dans la *Revue Réformée*.

Il n'y a jamais eu de Révélation. En effet, *personne* n'est là pour la donner. Il n'y a jamais eu de littérature religieuse privilégiée. Les livres de la Bible doivent être traités comme les autres ; quelques porte-parole de groupes sociaux les ont rédigés avec les seules ressources de leur mentalité, de leur degré de culture et de leur civilisation. Nous n'y trouvons que la projection des images que ces hommes se sont faites dans leur exploration de la réalité et d'eux-mêmes.

Les écritures n'ont aucune autorité intrinsèque. Elles nous présentent un éventail d'aspects du niveau de réflexion atteint dans la quête de la « profondeur », du « fond inépuisable de tout être » et de la signification de l'Histoire, conçue comme une « épopée humaine » (R.). Leur autorité n'est donc que traditionnelle, humaine et provisoire.

L'homme est seul. Selon ces prémices, il va de soi que « les affirmations théologiques ne sont qu'une analyse des profondeurs de toute expérience » (D.S.D., p. 65-66), « des affirmations sur l'existence humaine, sur le fond ultime et la profondeur de cette existence » (D.S.D., p. 69). Il n'y a donc plus de *théo*-logie, puisqu'il n'y a plus de *Théos*. L'homme est seul : nous ne pouvons avoir qu'une *anthro*-logie. Plus exactement, et depuis sa venue, nous sommes seuls avec l'*Homme-Jésus* — qui fut aussi seul que nous ! — dont la vie toutefois présente un « mystère », que des contemporains ont cherché à « traduire » dans leur langue, en se situant par rapport à lui. C'est l'« Eglise » primitive.

L'Eglise, juxtaposition d'adhérents. Cette Eglise, toutefois, n'est rien de l'image qu'elle s'est faite d'elle-même et nous offre dans le Nouveau Testament. *Il n'y a pas de Dieu pour la rassembler ; il n'y a pas de Christ ressuscité et glorieux pour en unir les membres ; il n'y a pas d'Esprit-Saint pour l'enseigner, l'éclairer, la guider.* Elle n'est que le libre rassemblement d'hommes et de femmes cherchant à traduire dans leur langage leurs impressions et leurs intuitions concernant *cet homme* qui a tout de même quelque originalité ; des *volontaires* qui souhaitent imiter dans leur vie quotidienne *quelque chose* de ce qu'il a été. La communion des membres de cette « Eglise » n'est que celle des uns *avec* les autres (ceux de son groupe), des uns *pour* les autres (ceux du dehors). Entièrement livrée à elle-même, cette « Eglise » ne se différencie en rien d'autres associations qui se constituent librement dans le respectueux et tonique souvenir d'un mémorable disparu.

L'Ecriture est historiquement morte, comme est morte aujourd'hui toute littérature vieille de vingt siècles. Pourquoi ? Parce qu'elle se situe en un point de l'Histoire que nous sommes incapables de rejoindre. Aucun « retour chronologique *en arrière* » n'est possible (S., p. 90) ; « aucun passé n'est capable, en tant que tel, de transformer mon présent » (S., p. 88). Rien ne peut être fait ni défait pour moi « en un temps et en un lieu qui ne sont ni *mon temps* ni *mon lieu* » (S., p. 93). La découverte et la rencontre de Jésus sont impossibles « par un retour dans le temps passé » (S., p. 88). Comme un navire a dès longtemps quitté un port où il ne reviendra jamais, *je ne puis rien* pour le franchir et *me rendre* présent ce passé, puisqu'il n'y a *rien ni personne* qui puisse d'aucune manière rapprocher les deux rives, établir un lien quelconque entre ma personne et celle de Jésus, *puisque le Saint-Esprit n'existe pas*. Je suis seul, face à moi-même et « aux autres ».

L'Ecriture est également morte en tant que tentative de traduction du mystère de Jésus. En cherchant à « traduire l'événement Jésus », l'Eglise primitive ne pouvait qu'employer la terminologie et les catégories de pensée de son époque, accessibles aux gens de son époque. Le langage néotestamentaire, y compris celui de Jésus — qui ne nous est parvenu qu'à travers une traduction déjà faite — est incompréhensible à l'« homme moderne », au secours duquel il faut voler de toute urgence pour l'aider à « récupérer le mystère de Jésus ».

On souhaite nous rassurer : ce n'est pas le *fond* qu'il faut changer, car le fond est bon, ni *ce que* l'Eglise d'antan s'est efforcée de définir, mais uniquement la *forme conceptuelle*, l'*écorce artificielle* de cette tentative (S., p. 87), la *traduction* première qui en a été donnée. Ce que l'Eglise a fait jadis d'elle-même et pour elle-même, l'Eglise d'aujourd'hui a le droit et le devoir de le refaire : « traduire à nouveau » le langage du Nouveau Testament. Il nous faut aujourd'hui « une traduction en clair du langage chiffré (...), traduction fidèle de la religion chrétienne, de la langue orientale et imagée de la fantaisie en bonne et intelligible langue moderne, rien qu'une traduction mot à mot (...), une solution de l'énigme du Christianisme ». Tel est l'idéal de la « nouvelle théologie » qu'elle emprunte à FEUERBACH que je viens de citer (4). En effet, « le contemporain non chrétien ne peut pas trouver Christ dans l'Ecriture » (S. 97), et « l'Ecriture ne peut pas faire naître la foi » (S. 90).

La Bible est devenue « maléfique et dangereuse ». Elle est, dit le pasteur Bernard MARTIN qui, malgré certaines différences, se situe dans la ligne que nous décrivons, elle est pour chacun « un alibi parfait, puisque n'importe qui dans n'importe quelle situation y trouve exactement ce qu'il veut trouver, ce qu'il est capable d'entendre (...) Chacun peut y découvrir la trouble satisfaction d'être ce qu'il est, de penser ce qu'il pense et de faire ce qu'il fait (...) ». La Bible ! livre à ne pas mettre entre les mains de quiconque, puisque *n'importe qui peut en tirer n'importe quoi !* (...) Il n'y a pas une Bible ; il y en a exactement autant qu'elle a de lecteurs » (5). On comprend que mon collègue juge dès lors qu'elle devienne trop facilement « un livre maléfique et dangereux » ! Comment l'empêcherait-on, puisque, *faute d'Esprit Saint*, chaque lecteur est rigoureusement seul en face du « Livre » incapable de franchir l'abîme du temps ni de refaire pour soi LA « traduction » (authentique, enfin !) du mystère de Jésus. A moins que l'Eglise ne l'y aide...

**

Une nouvelle traduction de l'Evangile. Traduisons donc « mot à mot ». Pour garder le « fond » et la « substance » suffira-t-il de remplacer des mots, parfois archaïques, par leurs équivalents modernes ? On nous détrompe : le « langage » est très compréhensif, car il englobe les « catégories de la pensée », et celles-ci tout le « matériel culturel » ; elles se nomment : ciel, démons, anges, omnipotence, miracle, pré-existence, naissance miraculeuse (R.), rançon, expiation, salut (S., p. 93). Au fil de la lecture, nous apprenons qu'elles

4 FEUERBACH, *L'Essence du Christianisme*, cité par E. BREHIER, « Histoire de la Philosophie », t. II, p. 789. FEUERBACH, disciple de HEGEL, est l'inspirateur « athée » de KARL MARX.

5 Bernard MARTIN, *Si Dieu ne meurt*, Buchet-Chastel, 1964, p. 32-33.

sont aussi commandements, et péché, et grâce, et conversion, et resurrection, et vie éternelle et Royaume des cieux ! Elles sont devenues « incompréhensibles », radicalement impropres à véhiculer aujourd'hui le mystère de Jésus ; des « scandales supplémentaires » (R.), obstacles inutiles à l'accès de Jésus, et qui l'interdisent désormais. Ce ne sont donc pas les mots mais les *concepts* qu'ils recouvrent qu'il faut supprimer : ils sont mythologiques, métaphysiques, supranaturalistes et religieux, simples images, idoles abstraites « symbolisme archaïque non traduit ». On ne nous propose aucun *mot* nouveau à la place des anciens : le vocabulaire moderne serait incapable de les fournir : le plus souvent possible, au contraire, *on gardera les mots, mais pour désigner*, d'une manière purement symbolique, « à la moderne » et « à l'adulte », un tout autre contenu (D.S.D., ch. 7).

Remarquons qu'en ré-intégrant les catégories de pensée des écrivains sacrés dans celles du monde contemporain d'alors, ces théologiens modernes font exactement le contraire de ce que Jésus et les apôtres disent expressément : ils n'ont pas employé les mots, le vocabulaire et le langage de leurs contemporains (Cf. Ev. selon saint Jean, II Cor. 1 et 2, etc.).

Une exégèse translucide. Ce résultat est obtenu par une exégèse où la fantaisie le dispute au fantastique⁶. Nous nous trouvons en présence non de commentaires, ni de paraphrases, mais d'*antiphrases* des textes bibliques. Dans l'éventail des Ecritures, on choisit « à la carte », on picore un texte par-ci, un texte par-là, à la manière des Mormons (Cf. I Cor. 15 : 29) ou des Témoins de Jéhovah (Cf. Apoc. 13 : 3) : méthode typique de l'esprit de secte. Arrachée à tout contexte, tordue, tronquée, torturée, truquée, l'obscur pensée biblique est soi-disant transformée en pensée translucide, restituant ce que les écrivains « ont voulu dire », mais dont le langage clair nous dit tout le contraire.

Puisque « la découverte de Jésus ne peut pas se faire par le relais de l'Ecriture Sainte », pourquoi s'y référer en la transfigurant ? Nos auteurs commettent la faute dont ils accusent les croyants « traditionnels » à l'égard de Dieu : l'Ecriture n'est plus ici qu'un *alibi*. Par quelques fils ténus, on s'efforce de rattacher à l'Ecriture une « Parole » forgée de toutes pièces ; simple alibi pour lui conférer un semblant d'autorité, non pour elle-même mais pour les autres, ceux qui pensent que l'Ecriture a *encore* quelque autorité. Je reconnais volontiers que M. SIMON échappe dans sa radicalité à cette critique. Il n'a pas besoin d'alibi. Il est entièrement inutile de chercher à étayer ce que postule la seule raison : il suffit de croire *en* la raison, selon l'idéal de KANT : « la religion dans les limites de la pure raison ».

Pas de « QUOI » à croire. Parler de contenu, n'est-ce pas encore trop ? Partant de *l'a priori* que la « VIE seule est devenue certaine » (Méd.), il n'y a, en effet, plus de « QUOI » à croire qui serait préalable à un « COMMENT » vivre (S., p. 88). « La vérité n'est pas un "DEJA-SÛ", forme intellectuelle de la vérité, c'est, non pas la réponse, mais bien un livre déjà écrit : elle est la *recherche*. » (S., p. 88). « La vraie,

⁶ Qu'il s'agisse de l'interprétation du Psaume 139 (D.S.D., p. 75 ss.), du sabbat de la Genèse (S., p. 96) de Jean 1 (D.S.D., p. 94 ss.), des « frères » du Christ de Matthieu 25 : 31-46 (D.S.D., p. 94 ss., et S., p. 90). — J'ai montré que le sens biblique de Matthieu 25 : 31-46, notamment de l'expression « frères et sœurs du Christ » dans le Nouveau Testament, ne pouvait absolument pas s'appliquer aux hommes en général. Cf. *Frères et Sœurs du Christ*, « La Revue Réformée », n° 60, pp. 18 à 30 ; n° 61, pp. 12 à 26.

la *question*. » (S., p. 88). Les « théologiens du renouveau » n'ont aucune réponse à exposer : ils doivent demeurer « absolument sans synthèse possible », cesser de raconter d'avance et à rebours le chemin des questions qu'il faut vivre. » (S., p. 88). Or, l'Ecriture se trouve malheureusement du côté de la « réponse » (S., p. 93). « L'Ecriture n'est que la forme d'une Parole à ré-entendre. *Parole sans thème* (...) et qui (...) n'est jamais prise ni comprise, mais apparition et surprise (...). Parole jamais déjà sue, mais toujours survenant, jamais déjà là, mais toujours à venir. » (S., p. 97).

La tâche des théologiens modernes est de « brouiller tous les systèmes où la Parole est toujours déjà prise, organisée, ordonnée, racontée, *morte*. Il faudra risquer un langage qui instaure le possible, commence l'autre au lieu de l'achever, inaugure au lieu de définir, qui *dé-construit* l'Ecriture sainte pour la ressusciter *en parole actuelle de Dieu* (...). Le temps des comptes rendus de l'Evangile est *terminé*. Commence le temps de ses Poètes, le temps de Pentecôte, des *inventeurs du Verbe*. Jésus a révélé que l'homme est possible. Il nous faudra, par le moyen d'une parole qui *permet* ce qu'elle *promet* susciter, au plan des personnes et au plan des communautés, cette possibilité de l'homme, unique image de Dieu » (R.). Le Christ « nous pousse vers cette impossible promesse (...) *de la Parole sans Ecriture* » et « il nous introduit dans cette espérance inouïe : Dieu devenu sémantiquement superflu parce que syntaxiquement manifeste » (S., p. 98).

La foi du philosophe. « L'Ecriture peut confirmer mais non faire naître la foi », déclare M. SIMON (S., p. 90). Dans l'optique de l'auteur, c'est une « foi » que nous ne tenons ni d'un *qui* ni d'un *quoi*. Ce n'est pas la foi évangélique, celle des « traditionnalistes », car elle est hétérogène à la raison. La « foi intuitive » de ROBINSON, que M. SIMON approuve, n'est que l'intuition transcendante du philosophe ; l'homme se la donne à soi-même ou la découvre en soi. Pour nous elle n'est que simple croyance. M. SIMON a raison : *sans le Saint-Esprit*, l'Ecriture ne peut faire naître la foi. Nous le lui concédons volontiers. Toutefois, M. SIMON accorde ici moins à l'Ecriture qu'à la littérature : d'où vient la foi marxiste, si ce n'est des écrits de Karl MARX ? *Mein Kampf* de HITLER, n'a-t-il pas transmis la foi hitlérienne à des millions d'hommes ? Et *sans le Saint-Esprit*, quelle « foi » l'Ecriture *confirmera-t-elle* ? Nous voici dans la perspective du pasteur Bernard MARTIN. Et quelle « Parole sans Ecriture », qui *permet* ce qu'elle *promet*, nos modernes poètes, « inventeurs du Verbe », vont-ils nous faire entendre ? Pure intention *verbale* : nous n'avons encore rien lu ni entendu de tel. Ce nouveau mythe mérite d'ailleurs une étude à part.

Avec ROBINSON, ses maîtres et ses disciples, nous sommes en présence d'une *philosophie néo-hégélienne*, où tous les phénomènes apparents de la foi religieuse ne sont que des éléments d'une psychologie et d'une psycho-pathologie humaines et mondaines, parodie fantastique de la vérité chrétienne dans le style de *l'Essence du Christianisme* de FEUERBACH, sa pensée — avec quelques correctifs existentialistes — étant ici poussée à ses extrêmes limites.

Un « dieu » qui n'est rien ! Le « dieu » de ROBINSON n'est que l'hypostase de sa propre pensée. Au dire d'un critique barthien⁷ :

⁷ Dr J. A. B. HOLLAND, *The Debate about Honest to God*, « Scot. J. of. Th. », 17/3, Sept. 1964, p. 269 ss.

« Dieu est ce que vous trouvez quand vous vous videz entièrement de vous-même, autrement dit le vide, le « néant » : M. SIMON le déclare sans ambages : « Le Dieu dont il parle (avant, en dehors et à côté de Jésus) CE N'EST RIEN, ABSOLUMENT RIEN » (S., p. 94). En effet, la plus haute synthèse de la pure immanence, que ROBINSON nomme *transcendance*, n'est RIEN. Nous avons à poursuivre « l'absolue réduction de Dieu à Jésus » (S., p. 94).

La christologie, pierre de touche de toute théologie, ne peut être moins vide. « Homme pour les autres » (D.S.D., p. 86 ss.), Jésus nous révèle l'amour, *substance* de la réalité suprême, « par lequel nous sommes unifiés au Fond de notre être se manifestant dans les relations irréconciliées de notre existence » (D.S.D., p. 109). Il s'est « vidé de soi-même », il a mené une « existence *inexistante* » (S., p. 88) ; « c'est dans cette façon de n'être rien pour soi qu'il est la transparence même de Dieu » (D.S.D., p. 100 ; S., p. 90-92).

Dire que le Christ s'est « bel et bien vidé de son humanité, en renonçant absolument à tout désir de centrer l'attention sur lui », c'est nier sans la moindre justification tout le témoignage que le Christ se rend à lui-même. Cette version de la *kénosis*, véritable antiphrase de Philippiens 2, est un outrage à la personne du Christ : au Christ en qui nous croyons, mais aussi au Jésus historique tel que le dépeignent les plus authentiques documents. La christologie fait place à une *jésus-logie*, un anthropomnisme.

La sotériologie disparaît. Plus de salut, puisqu'il n'y a plus de péché et que nous ne sommes pas perdus. Les hommes d'aujourd'hui, dit ROBINSON, sont « sans désir de salut personnel, dépouillés du sens du péché, sans le moindre besoin de cette hypothèse » (D.S.D., p. 33). Le mal est donc dissocié de l'hypothèse-péché ! Ce ne sont plus des hommes pécheurs qui commettent le mal qu'ils estiment scandaleux, et dont ils prennent prétexte pour accuser et juger Dieu... s'il existe ! La grâce ? « Simplement, accepte le fait que tu es accepté (...) par ce qui est plus grand que toi, et dont tu ne connais pas le nom » (TILICH, D.S.D., p. 108). Cette grâce à bon marché n'a rien à voir avec le christianisme ; M. SIMON l'appelle lui-même « une grâce poisseuse et gluante, hyper-sentimentale et hyper-religieuse » (S., p. 93, 95). Mais M. SIMON nous dira-t-il ce qu'est la vraie grâce ?

Expiation et résurrection. Jésus, écrit M. SIMON, est « celui qui a parmi les hommes, une fois pour toutes, IDENTIFIÉ DIEU, en sa personne, À LA PERSONNE DU PROCHAIN » (S., p. 90, 94). Chaque prochain est « signe » et « sacrement du Fils » (S., p. 90, 94). Vivre pour les autres, c'est là la *transcendance*, la découverte « du divin » (D.S.D., p. 101 ; S., p. 90), « dieu ». DIEU est « un vivre » ! C'est en cela uniquement que Jésus est « dieu », nos auteurs n'hésitent pas à écrire DIEU. Mon prochain est DIEU, et je le suis avec lui car je suis le prochain de mon prochain. « L'amour, que Jésus a manifesté de façon suprême sur la Croix, se rencontre partout où le Christ est mis en avant et reconnu dans un mode de vie en relation avec le prochain, différent de tout ce que l'on connaît dans le monde. Là est l'*expiation* et là, la *résurrection* » (D.S.D., p. 109).

« La résurrection du Fils, c'est les autres ! » (Méd.), « l'actuelle possibilité de rencontrer le Christ, c'est donc le service gratuit des autres » (S., p. 90). Sous le couvert de ce vocabulaire, je dois comprendre que si Jésus vit aujourd'hui, ce ne peut être qu'à la manière d'EPICTÈTE ou de MARCAURÈLE, c'est-à-dire dans ma mémoire, dans ma pensée, dans l'intention que j'ai, en me rangeant du côté de son « inexistence » (S., p. 94),

d'aimer comme il a aimé en me vidant de moi-même. C'est donc notre destinée à tous de reproduire la vie du Christ. Ici, ce sont les hommes comme tels qui sont actifs, qui achèvent et sont.

« *Christ ne se trouve pas. Point final.* » M. SIMON fait ici une critique très pertinente de ROBINSON : il n'est pas assez "athée" et trop religieux encore. « Il a tort, dit-il, de croire qu'on trouve Dieu à travers le monde (D.S.D., p. 127), il a tort de penser que ce contemporain est capable de trouver Christ dans l'autre ! *Car Christ ne se trouve pas. Point final(...)*. Christ ne se trouve pas, mais se cherche » (S., p. 97). Il ne s'y trouve pas, parce qu'il y est caché et que son *incognito* doit être à tout prix respecté (S., p. 96, 92). Comment, demanderé-je, pourrait-il donc être levé, cet « *incognito* » ?

Une église pour les absents. Nous avons vu ce que devenait la prière dans la philosophie de ROBINSON ⁸. Nous savons quelle éthique nous offre sa « nouvelle morale ». Mais il faut préciser les conséquences pour l'Eglise de cette « christologie » et de cette « sotériologie ».

Pour rester honnête envers elle-même, l'Eglise doit aujourd'hui faire sa propre critique et retrouver son authenticité : le vivre-pour-les-autres. « L'Eglise n'est pas là *pour elle-même*, mais pour les autres, les absents » (S., p. 87). Elle doit vivre sa christologie : elle ne peut être elle-même que dans son « inexistence ». Elle n'a rien ni réponse à apporter à personne, elle ne peut que poser des questions et « demeurer dans les questions » (R.) ; elle n'a donc besoin d'aucun argent pour exister en tant qu'Eglise. Les ressources qu'elle réclame pour se maintenir ou grandir ne sont rien que le budget de publicité d'un « vendeur qui veut à tout prix placer sa marchandise » et cherchera les meilleurs moyens de « l'imposer à son client » ⁹.

Il faut suivre M. SIMON dans son programme : puisque le Saint-Esprit n'est plus là, il a parfaitement raison : « Tout l'argent, écrit-il, et toutes les forces que l'Eglise consacre à faire du prosélytisme dans le tiers-monde devraient donc être rendus à Christ en étant donnés aux "absents", les affamés (...) » Voilà une « action commune » qui sera vraiment missionnaire au sens biblique, même si cela implique de redoutables changements dans nos structures (R.). Question d'intégrité. *De profundis pour les Missions !*

Mais ce que M. SIMON déclare de la Mission, ne doit-il pas le dire aussi de l'Evangélisation ? Ses prémisses l'imposent. Les ressources volées au Christ pour l'Evangélisation, mettons-les dans la collecte de « Pain pour le prochain ». *De profundis pour l'Evangélisation !*

L'Eglise n'est pas « le nombril théologique du monde » (Réf.). Son ministère doit s'accomplir d'une manière absolument gratuite : gratuite pour les autres, mais gratuite aussi pour elle-même. Cessons de construire des temples, de les entretenir et de nous y réunir « pour nous parler à nous-mêmes » : l'activité ecclésiastique est désormais un service social unissant ses efforts à ceux de tous les « ouvriers d'un monde meilleur » pour « participer à la fabrication d'une histoire d'homme en parabole du Royaume » (R.). La charge pastorale devient celle d'un assistant social ; plus exactement, *tout assistant social est pasteur*. Si M. SIMON ne va pas jusque-là, pas plus que ROBINSON, il n'est logique avec lui-même. *De profundis pour nos Eglises !*



⁸ « Bulletin de l'Alliance Française Evangélique », avril 1965.

⁹ Bernard MARTIN, *Si Dieu ne meurt*, p. 14.

Je ne puis faire ici la critique des « motivations » d'une telle philosophie. Il y en a d'excellentes qui visent la Haute Eglise d'Angleterre (mais je vois mal qu'elles s'appliquent au style et à la réalité de nos Eglises réformées de France) ; en partie, la critique de la conception hégélienne de la religion, inaugurée par BARTH et poursuivie par BONHOEFFER, etc. C'est avec raison que ROBINSON s'attaque à la forme de supranaturalisme « populaire » qu'il décrit, et nous joignons nos efforts aux siens pour la rapide et complète destruction de cette inénarrable « mixture » (D.S.D., p. 16). Mais en limitant sa critique à celui qu'il qualifie de « populaire », elle devient détestable¹⁰. Son incapacité de comprendre le supranaturalisme biblique qu'il n'envisage que sous la forme « populaire », l'oblige à le tourner en dérision. Je ne vois guère là d'honnêteté intellectuelle, pas plus que dans la manière dont M. SIMON, dans le scandaleux sermon de Pâques qu'il vient de prononcer à la radio, décrit la foi de la « petite communauté » des disciples avant la « résurrection du Christ ». Si dans le monde des affaires, une marque parlait, comme le font nos auteurs, des « produits » d'un concurrent, *ses dirigeants seraient immédiatement traduits en justice pour concurrence déloyale*. Cette critique du supranaturalisme populaire n'est qu'une fausse motivation.

La motivation principale, celle des « besoins » de « l'homme moderne » selon la représentation que ROBINSON s'en fait d'une manière également toute « populaire » est entièrement fausse aux plans philosophique, scientifique et religieux. L'homme moderne n'est pas ce que croit ROBINSON, et tous les slogans avancés ne sont que des bulles de savon. Remède à rebours, son message libérateur est déjà périmé. Il pense apporter les éléments d'un « renouveau », d'une reconstruction pour demain : il s'agit tout banalement de la démolition philosophique d'hier. Il y a là un manque de sens critique, de formation scientifique et de culture philosophique¹¹.

Voici quelques remarques pratiques. « La vraie forme intellectuelle de la vérité, nous dit-on, c'est, non pas la réponse, mais bien la question » (S., p. 88). C'est ici l'attitude spéculative pure : ne donner l'objet que pour le faire évanouir et s'enrichir de ses négations.

« L'Ecriture est du côté de la réponse » (S., p. 90). Dans l'optique de cette philosophie nous n'y trouvons, en effet, que les réponses aux questions que se posaient les hommes de ce temps, et l'Ecriture présente un système « où la Parole est toujours déjà prise, organisée, ordonnée, racontée, morte » ! Il n'en peut être autrement, *puisqu'il n'y a pas de Saint-Esprit* pour témoigner à notre cœur de sa vérité et de son actualité. Mais, pour qui le Saint-Esprit est présent dans sa lecture de l'Ecriture et avec lui, il n'y a pas de réponse scripturaire qui ne pose immédiatement nombre de questions : elle est d'un dynamisme incroyable. Nous faisons tous les jours l'expérience que la Parole de Dieu est vivante et efficace (Héb. 4 : 12). Mais, M. SIMON, est lui-même trop honnête à l'intérieur de son système, pour s'empêcher de porter ce contre-témoignage.

¹⁰ Qu'il s'agisse de Dieu (D.S.D., p. 19-20), de la rédemption (p. 103), de l'incarnation (p. 88-90), etc...

¹¹ Je citerai un seul exemple de cette faiblesse intellectuelle : « Avant que les derniers recoins du cosmos aient été explorés — ou apparaissent explorables par le radio-télescope sinon par les fusées — il était toujours possible à nos esprits de situer Dieu dans quelque *terra incognita*. Mais aujourd'hui il n'y a plus de place pour lui, paraît-il, non seulement à l'auberge, mais encore dans l'univers entier : Car il ne reste plus d'endroits vides. » D.S.D., p. 21.

« Les théologiens du Renouveau auront à s'aventurer hors des terres classiques, à renoncer à tout préalable déjà su, à tout savoir théorique » (S., p. 88). Je réponds : il n'y a *pas un seul mot* de savoir « théorique » dans les Ecritures. Comme le répétait CALVIN : « TOUT EST DOCTRINE DE PRATIQUE. » — et encore : pour se mettre sur le même plan que nos modernes philosophes et donner créance à leur message, il faut avoir adopté à l'avance et comme eux tous leurs préalables déjà sûs — différents certes de ceux que nous trouvons dans les Ecritures ! — tout leur savoir théorique celui-là ! c'est-à-dire leurs *a priori*, leurs idées faites d'avance, leurs thèmes et schémas, leurs présupposés indémontrables prélogiques, dont la source est *au cœur* (car c'est de lui que jaillissent les *sources* de la pensée), et cela dans les domaines *philosophique, scientifique et religieux*. Au plan de la critique philosophique, il *ne peut pas* y avoir de « renoncement à tout préalable déjà sû », car aucune *pensée* ne serait plus possible. Nos auteurs n'ont pas fait la critique réflexive de leurs présupposés. « Il ne faut plus prescrire de contenu à la foi », dit M. SIMON ; mais sa foi, à lui, *a déjà tout son contenu*.

Appel purement gratuit encore, celui de la « rencontre authentique du prochain » dans un amour « gratuit », qui conduit à un « émerveillement ». Authenticité, gratuité, amour ne sont possibles à l'homme *pécheur* que comme des sous-produits de ceux que nous présente l'Evangile. *Il y faut, sans cesse renouvelée, la grâce de Dieu en Christ par la puissance du Saint-Esprit.*

Dans cette nouvelle *religion*, car c'en est une, on nous offre — au sens philosophique — beaucoup de « concepts », mais pas d'« idées ».

Je montrerai ailleurs comment tous les thèmes bibliques sont ici sécularisés, processus que cette philosophie semble achever, car je ne vois pas comment et en quoi il serait possible d'aller plus loin. Je montrerai comment, aujourd'hui, nous assistons d'abord à l'intérieur du catholicisme à une grandiose catholicisation de HEGEL, et comment dans le protestantisme, nos philosophes « athées » opèrent la sécularisation TOTALE de la catholicisation de HEGEL.

Ces théories sont un immense danger. La « sagesse de ce monde » présente toujours le même attrait. Il est consternant qu'elle ait aujourd'hui, *dans l'Eglise*, subjugué nombre de penseurs et de théologiens. J'ai la conviction que nous n'avons pas été consacrés *pasteurs de l'Eglise Réformée* pour en être les porte-parole¹². En terminant ces lignes, j'exprimerai pourtant quelques consolations.

1° Quand on arrive au fin bout d'une pensée, dans la philosophie de l'immanence, on se trouve exactement au point dialectique de sa propre destruction et de sa négation. Le processus du choc-en-retour est inévitable et imminent. Trop de *faits* sont ici niés par des *a priori* hyper-spéculatifs. Or, aucune théorie, aucune philosophie ne peut tenir *contre les faits*.

Cette philosophie ne rend aucunement justice à la *foi* qu'elle cherche à représenter et à propager. Elle n'apporte aucune explication du monde, de notre existence, de l'homme et de son expérience en général ; aucune explication valable du Christ, du phénomène incomparable qu'a été et reste le christianisme, ni de la réalité de

¹² Cf. « Liturgie de l'E.R.F. », Berger-Levrault, 1963, p. 258, la Déclaration de Foi, et p. 259, les engagements du consacré.

la vie chrétienne vécue par les disciples du Sauveur, de leur régénération, de leur conversion, de leurs témoignages, de leurs prières, de leurs sacrifices. Elle est incapable d'apporter la moindre solution au *fait* de l'inspiration des auteurs sacrés et du Christ, lesquels attestent qu'ils ont été et sont inspirés ; à l'existence du Canon dont les écrits sont si différents de ceux des Pères apostoliques et apologistes, et de toute la littérature de l'époque. Elle présente une conception du Nouveau Testament diamétralement opposée à celle que celui-ci, avec le Christ, nous présente des Ecritures de l'Ancien Testament, sans chercher à élucider le « comment » de cette différence.

Refuser de poser et de résoudre ces problèmes en s'abritant derrière le faux diagnostic de la mentalité primitive, d'hommes sous-évolus, d'esprit mythique, para-logique et pré-scientifique, est tout bonnement puéril. Nier les faits les mieux établis par l'expérience et par l'Histoire, c'est mépris de la science vraie, défi à la raison. Pour un esprit réfléchi, c'est tout ce qui est supprimé, tout ce qui manque, et ces problèmes et ces fameuses questions qu'on refuse d'aborder, *qui comptent plus que tout le reste*, et soulignent la faiblesse intellectuelle et scientifique de cette philosophie. Brillance du style, jeux de lumière et jeux de mots n'y changeront rien.

2° Ma consolation, c'est encore que *l'Esprit Saint est bien vivant*. Qu'il travaille ou non chez les promoteurs du « renouveau », *ne dépend pas d'eux*. J'observe une rupture entre leur manière d'être, leurs convictions profondes, *donc ce qu'ils croient*, et *ce qu'ils déclarent croire*, la manière intellectuelle de l'énoncer. *Par une sorte de somnambulisme de leur subconscient, ils vivent encore bel et bien de ce qu'ils pensent avoir évacué. Au-delà de leurs « concepts », ils participent à une réalité dont la transcendance est plus que l'hypostasie de la simple immanence.* En fin de compte, L'ESPRIT SAINT RESTE LEUR MAÎTRE, et leur donne une piété autrement profonde que leur philosophie. En cela, comme le pense M. SIMON, ils sont « dans l'Eglise et de l'Eglise » (S. 87) ¹³.

3° Ma ferme consolation, c'est enfin qu'ils ne peuvent, malgré leurs âpres critiques, faire autrement que d'employer *tout le vocabulaire biblique* même « dé-construit » et « re-traduit » pour s'exprimer et pour prêcher. Cela montre avec éclat que *ce vocabulaire est irremplaçable*, quoi qu'on fasse pour s'en défaire. Le Saint-Esprit, qui ne dédaigne pas l'humour, agit puissamment — je le sais — sur l'esprit et le cœur de nombreux auditeurs et lecteurs, pour leur faire faire, tout bêtement, en sens inverse, *la traduction de la traduction de la nouvelle théologie*, et leur apporter, à travers les mots symboliquement employés, *la vraie réalité de l'Evangile et du Christ*.

CAR L'ESPRIT EST PRÉSENT...

¹³ Il suffit de se reporter au brillant commentaire de Louis SIMON, *Une éthique de la sagesse*, Commentaire de l'Épître de Jacques LABOR et FIDES, 1961, que j'ai présenté dans *La Revue Réformée*, n° 51, 1962/3, p. 52-53.

ÉVANGÉLISER

L'Écriture sainte souligne quatre points concernant l'évangélisation.

1) *C'est un ordre.* Un ordre de Jésus lui-même : « Vous serez mes témoins (Actes 1 : 18). Allez... prêchez l'évangile à toute créature (Marc 16 : 15). » Il ne s'agit pas seulement d'une invitation à laquelle on peut répondre ou non. Nous sommes en présence d'un impératif. Le Christ a reçu tout pouvoir, partout (Matth. 28 : 18) ; en vertu de ce pouvoir il donne l'ordre.

2) *C'est un ordre capital.* La tâche d'évangéliser est la plus grande : le rôle non seulement premier, mais unique de l'Eglise n'est-ce pas l'évangélisation ? L'unique but du Christ en venant dans ce monde a été d'apporter le salut. « Tout s'efface devant une âme à sauver » affirmait François COILLARD, qui avait été saisi par cette conviction. Quand le Seigneur Jésus dit aux siens d'évangéliser, il ne leur donne pas un ordre parmi d'autres, c'est l'ordre suprême. Son testament, ses dernières paroles concernent l'évangélisation. Ne considère-t-on pas les dernières volontés de quelqu'un comme sacrées ? Comme nous devons prendre garde à celles du Christ. Cet ordre nous lie toujours car il est loin d'avoir été entièrement exécuté. Il est pour tous les temps jusqu'à son retour.

3) *Cet ordre capital est aussi urgent.* « Va travailler aujourd'hui à la vigne », dit le Seigneur. Il est urgent d'obéir car des hommes par milliers meurent chaque année sans Christ. Ne faut-il pas les secourir ? Chaque génération doit entendre l'évangile. Toute créature. Toutes les nations, a dit le Seigneur. Quels que soient les sacrifices que cette tâche réclame, la devoir est là, pressant. L'apôtre Paul avait été saisi par cette urgence. Le dernier chapitre des Actes nous le montre quand il arrive à Rome préoccupé par-dessus tout de rendre témoignage à Jésus-Christ. Les fatigues du voyage, les besoins de sa défense, rien ne compte si ce n'est de « convaincre de ce qui concerne Jésus ». Comme nous sommes, nous, facilement arrêtés par tout et par rien : oppositions, méthodes à renouveler, unité à faire. Notre cœur si souvent incrédule trouve toutes sortes d'arguments pour ne pas obéir à l'ordre du Seigneur : Mais il est capital et urgent.

4) *Enfin, l'ordre est pour tous.* L'ensemble des disciples, à Jérusalem puis dans la dispersion, étaient missionnaires. Mais par la suite, tous les disciples n'eurent pas la préoccupation de la propagation de l'Evangile ; on laissa ce soin à des spécialistes. Pendant des siècles, cette notion prévalut dans la quasi-totalité du peuple chrétien. Il y a moins de deux siècles, dans une réunion de pasteurs baptistes, à W. CARREY qui avait demandé si l'ordre donné par Jésus aux apôtres de porter l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde n'était pas obligatoire pour les chrétiens, le président répondit que pour cela il faudrait une nouvelle Pentecôte et que Dieu, s'il le voulait, pourrait bien évangéliser le monde sans nous. Ce n'est pas l'enseignement de la Bible. Certes, Dieu aurait pu se passer des hommes, mais il ne l'a pas fait. Certes, il faut l'esprit de Pentecôte, le Saint-Esprit pour accomplir

l'œuvre de Dieu. Mais Dieu le donne maintenant à qui le demande dans la foi et la consécration.

Aujourd'hui, heureusement, on tient un autre langage que du temps de W. CARREY. Déjà au siècle dernier, dans une autre Assemblée baptiste internationale, le pasteur ONCKEN, interrogé sur le nombre d'évangélistes baptistes à l'œuvre en Allemagne répondit : 7.000 ! — Comment 7.000 ? lui dit-on. C'est impossible ! — Et pourtant c'est exact, répondit l'homme de Dieu. 7.000 représente la totalité des chrétiens baptistes actuellement en Allemagne. Mais nous avons un principe, un mot d'ordre : chaque baptiste, un missionnaire !

L'ordre donné aux apôtres de porter l'Évangile partout est *pour nous*. La devise des baptistes ne devrait-elle pas être sur ce point celle de l'Alliance Évangélique ? *Chaque membre de l'Alliance Évangélique, un missionnaire !*

Manifestement, le livre des Actes des Apôtres n'est pas achevé. Un vieux pasteur en visite dans une famille chrétienne interrogea au culte le garçonnet de la maison :

— A ton avis, pourquoi Luc n'a-t-il pas achevé le livre des Actes ?

— Peut-être parce qu'il n'avait plus de papier ou plus d'encre dans son stylo.

— Non, dit le vieux pasteur ; et à toutes les suppositions de l'enfant il fit la même réponse. Finalement il dit :

— Vois-tu, si le livre des Actes n'a pas été terminé, c'est qu'il continue tous les jours de s'écrire. Les Actes du Saint-Esprit à travers les croyants se poursuivent aujourd'hui encore. Et tu devras, toi aussi, contribuer à la suite de ce livre, en étant un témoin fidèle du Seigneur Jésus-Christ.

Plus tard, le garçon devint un évangéliste, mais il est bien vrai que nous avons tous à être, qui que nous soyons, des gagners d'âmes pour Christ.

André THOBOIS.

LA PASSION D'ÉVANGÉLISER

Le lundi 20 juin dernier, nous avons reçu à Paris la visite du Dr MOONEYHAMM qui dirige à Berlin l'organisation d'un *Congrès Mondial sur l'Évangélisation*, pour la période du 26 octobre au 4 novembre prochains. 23 délégués de France y participeront au milieu de 1.200 venus de partout. Outre des exposés généraux ou plus précis sur la situation du christianisme aujourd'hui dans le monde, les matinées seront consacrées à des études générales, discutées ensuite par groupe, sur : « *L'autorité qui fonde l'évangélisation ; Bases théologiques de notre message ; Obstacles suscités par l'Eglise ; Obstacles venus du monde ; Méthodes d'évangélisation personnelle ; Méthodes d'évangélisation par groupes* ». Ce Congrès est organisé par la Revue théologique « *Christianity today* », sous la présidence d'honneur de Billy GRAHAM.

Celui-ci mène actuellement à Londres une vaste campagne depuis le 1^{er} juin. Elle a suscité, avant de commencer, dans toutes sortes de milieux, une vive opposition, mais il semble que ceci n'ait fait qu'attirer davantage les foules. Commencée avec 18.000 auditeurs, elle en rassemblait ces derniers jours 25.000 dans une salle pleine et au-delà. Elle continue jusqu'à fin juin.

Plus modestement, disons qu'en France la campagne menée à Reims en mai, pendant plusieurs semaines par des « frères larges » et des réformés, après des débuts difficiles, a dépassé tous les espoirs. Elle se poursuit à Paris-Est (av. de Vincennes). A Valence, en juin, avec le pasteur GUILLOT, de la Ligue pour la Lecture de la Bible et un ou deux films de B. GRAHAM, on a rassemblé entre 400 personnes et davantage chaque soir, à la grande joie de tous.

Disons, au passage, que le film nouveau de l'équipe B. GRAHAM *Jeunesse insoumise* (en couleurs, excellentement « doublé » en français) commence à passer ici et là. Malgré certaines critiques de journaux protestants, ou à cause d'elles, nous le recommandons sans hésiter.

A Genève se prépare une campagne au Palais des Expositions, du 16 au 23 octobre, avec Leighton FORD. Beau-frère de B. GRAHAM, canadien et non américain, presbytérien et non baptiste, il se sent à l'aise dans la cité de J. CALVIN. La Compagnie des Pasteurs de Genève, après un entretien très libre avec lui, a décidé de prêter son concours à cette campagne. Notre ami J. BLOCHER traduira.

A Lille, probablement avec Maurice RAY et pour l'année 1967, une vaste campagne sous la tente est à l'étude.

Pour toutes ces tentatives et leurs suites, seul l'Esprit du Seigneur Jésus-Christ peut agir avec puissance et sagesse mais nous avons à le Lui demander dans une prière persévérante. Et qui se lancera à l'aventure ?

DISQUES ÉVANGÉLIQUES

On sait que la CIDÉ (Centrale Internationale du Disque Evangélique) a été fondée en 1955 après la Campagne de Billy GRAHAM au Vél' d'Hiv', par quelques chrétiens engagés dans l'évangélisation et convaincus des possibilités immenses offertes par le disque pour la diffusion de la Bonne Nouvelle. La CIDÉ se rattache à la LIGUE BIBLIQUE FRANÇAISE, que le Dr David BARNES préside à Lamorlaye.

En 1961, il est apparu nécessaire de créer une société commerciale pour la diffusion des disques CIDÉ, JEF, CROISADE, LIGUE, etc... en toute légalité. Ainsi est née la SÉMA (Société pour l'Evangélisation par des Moyens Audiovisuels), dont le siège est à Paris (17^e), 95, rue Nollet, qui fournit également des films et films-fixes, totalement indépendante de toute Eglise, ou communauté quelconque, mais à la disposition de tous les

éditeurs évangéliques de disques. La marge bénéficiaire de la SÉMA est volontairement très réduite et, malgré l'augmentation des ventes, suffit à peine à couvrir les frais d'exploitation.

Cependant, l'année 1965 et les quatre premiers mois de 1966 ont été fort encourageants : la diffusion s'accroît, et, surtout, les résultats spirituels portés à la connaissance des responsables justifient la poursuite de l'effort.

En France, plus de 80 % des ventes sont faites par l'intermédiaire de librairies évangéliques. A l'étranger, la CIDÉ possède des agences à Lausanne, Bruxelles, Florence, Lisbonne... Des disques partent de Paris à destination de nombreux pays dans les cinq parties du monde.

Que les chrétiens soient ici remerciés de leurs prières et de leur fraternel intérêt pour ce ministère...

Théologies et... contradictions

En 1919, la guerre à peine terminée, dans le ciel paisible de la théologie trônaient les astres du libéralisme du XIX^e siècle, disciples de SCHLEIERMACHER, SABATIER, HARNACK, lorsqu'une bombe éclata ! Un jeune pasteur suisse-allemand publiait en un gros volume un commentaire de l'Épître aux Romains, dont les « vrais » théologiens se moquèrent à gorges chaudes. Mais bientôt une 2^e édition consacrait la réputation de son auteur, Karl BARTH et de sa nouvelle théologie, celle de la rupture. Certes, rupture d'avec les concepts libéraux, humanistes, modernistes, mais aussi découverte dans la Bible de la rupture entre Dieu et l'homme. « Dieu est au ciel et tu es sur la terre » ou comme l'avait dit KIERKEGAARD, le danois : « il y a différence qualitative infinie entre le temps et l'éternité ». La Bible nous dévoile l'homme en sa vanité et Dieu comme le « tout-autre », qui dit *non* à tout ce que l'homme croit bâtir pour assurer son autonomie, son pouvoir. Certes, Sa grâce nous dit aussi oui, le oui salutaire, mais pas avant un *non* primordial.

Pendant 20 ans, le barthisme gagna le monde et la France. Pourtant, peu à peu, une nouvelle orientation s'y faisait jour : après la verticale venait l'horizontale. Car si Jésus est entré dans notre histoire, il y a donc manifesté et y manifeste sa présence active. Il assume notre temps, notre vie. Dieu est humain ! D'où cette note de joie, de victoire que BARTH retrouve. La Résurrection de Christ comme son Ascension fondent l'élévation de l'homme : on peut goûter les joies de la vie et se mêler aux hommes. Christ s'y trouve. (Mais qui a raison, de la verticale ou de l'horizontale ?).

Or, voici que dans le ciel serein de cette « bonne » théologie éclata déjà en 1941, une seconde bombe. Depuis des années, un exégète étudiait les textes de l'Évangile avec une nouvelle méthode appelée « formgeschichte ». Avec quelques autres dont Martin DIBÉLIUS, il pensait retrouver ainsi dans les récits du Nouveau Testament cinq couches successives de textes, depuis les paroles de Jésus jusqu'aux discours de saint Jean (en passant par Pierre, Étienne, Paul). Il voulait reconstituer le vrai message de Jésus, son Kérugme, que des apports postérieurs et mythiques obscurcissent. Ce Rudolph BULTMANN, en 1941, se faisait théologien pour mettre ce message à la portée de nos contemporains. Car comment croire aujourd'hui à un monde à trois étages (ciel, terre, enfer) ? Comment admettre les miracles évangéliques quand on utilise l'électricité et les moyens médicaux modernes ? demande BULTMANN. Il faut démythifier l'évangile (entmythologiesieren). D'autre part, BULTMANN se veut luthérien, tandis que Barth serait calviniste. Pour Barth, il ne peut y avoir aucune connaissance naturelle de Dieu ni aucune possibilité pour l'homme d'obéir par ses seules forces à Dieu. Pour BULTMANN (comme pour un autre théologien mort récemment, Emil BRUNNER, comme aussi pour la théologie catholique romaine) l'homme, même déchu par le péché, conserve une certaine « analogia entis », une certaine ressem-

blance avec Dieu et donc une certaine possibilité avec ses forces naturelles de Le connaître et Le suivre. BULTMANN veut défendre la valeur de la raison humaine et le libéralisme d'antan.

Parallèlement à BARTH et BULTMANN, voici Paul TILlich, parti en Amérique dès les premiers succès du nazisme (et encore peu connu en France malgré les bons travaux de notre ami J.-P. GABUS). TILlich essaie de joindre religion et culture humaine. Vaste entreprise ! Pour lui existe entre la foi et la raison un sol commun et c'est Dieu, la profondeur que nous trouvons en nous. TILlich contre BULTMANN (et avec beaucoup d'autres) affirme que le mythe est la vraie langue de la foi. Dieu ne peut jamais être circonscrit par nos notions et nos termes rationnels. La raison, consciente de ses limites, a besoin de la foi en Dieu, l'Inconditionné, fondement de l'Etre. Et ainsi tout est symbole dans l'Evangile. A travers eux, Dieu touche nos cœurs pour les transformer en l'être nouveau. Même si la résurrection corporelle de Jésus soulève nos doutes, elle devient, quand nous la prêchons, force de résurrection dans nos vies et c'est sa vraie réalité. Ainsi, l'évangile répond aux questions posées à l'homme dans ses conflits profonds, son angoisse métaphysique, son désespoir, tels que nous les décrit l'existentialisme moderne avec HEIDEGGER et autres.

Depuis peu brille un nouveau théologien, largement connu grâce à la « bombette » du livre de ROBINSON, *Dieu sans Dieu*. On connaissait déjà Dietrich BONHÖFFER (jeune pasteur pendu à 39 ans par ordre spécial d'Hitler, trois semaines avant le suicide de ce dernier). Ses livres sur la communauté et sur le « prix de la grâce » (*Nachfolge Jesu-Christi*, la suivance de Jésus) nous livraient la richesse de son âme. Mais on vient de publier en français ses lettres de prison. Et l'on y découvre un nouveau BONHÖFFER, qui se pose mille questions et affirme que l'Eglise doit poser les questions bien plus que donner les réponses toutes faites. Nous allons vers un monde athée. Comment la foi chrétienne pourra-t-elle le structurer ? Comment trouver une religion pour ces athées, une église pour ces non-religieux ? (L'évangile se pose-t-il cette question ?). La religion telle que TILlich la prône n'est qu'une fatale entreprise. Il ne s'agit pas d'aider l'homme faible, désemparé, car l'homme est devenu majeur, autonome, non-religieux. Lui offrir un dieu « au-delà » ou « au-dedans », c'est vouloir le gagner par ses « confins », attitude absurde, basse, non-chrétienne, car la misère de l'homme ne constitue pas la pâture de Dieu. Il se veut le Seigneur du milieu de l'homme, de son centre, non de ses confins. Aujourd'hui il nous faut vivre en pleine profanité humaine, comme le Christ Crucifié, faible au milieu de la puissance de l'homme, vivre ici-bas l'impuissance de Dieu.

Voilà du bel « humanisme » ! Mais aujourd'hui, où en sommes-nous ? Et où en serait BONHÖFFER, s'il vivait encore ? Tel le voit... à Taizé. Tel autre l'appelle le meilleur disciple de BARTH (alors que le vieux BARTH, pour son 80^e anniversaire, vient de prononcer quelques fortes et souriantes paroles auxquelles l'on devrait bien se référer). Tel autre estime que ni BONHÖFFER ni ROBINSON ne vont assez loin dans leurs négations. Et un quatrième essaie, à la mode marxiste, de faire la synthèse entre la thèse barthienne et l'antithèse bultmanienne. Quant à moi, je dois m'excuser d'avoir tenté ici en quelques lignes de résumer les richesses de science et de profondeur psychologique exposées par ces grands esprits en des milliers de pages passionnantes.

Jamais, sans doute, les théologiens ne se mettront d'accord. Comment alors savoir qui a raison et en quoi et sur quoi ? Comme simple évangéliste, appelé par le Seigneur à annoncer la bonne nouvelle de son salut à qui l'ignore, où trouver mon guide... sinon dans la Bible, seul témoin véridique de la seule Parole vivante et salvatrice : Jésus, le Christ. Or, à l'expérience, cette parole reste toujours la puissance de Dieu pour le salut de quiconque y croit. Suis-je naïf ? comme un enfant ? Dieu le veuille.

Jean-Paul BENOIT.



Avant l'Assemblée du Protestantisme Français à Colmar, fin octobre 1966

Il y a quelques semaines le *Bulletin Officiel de la Fédération Protestante de France*, communément appelé le *B.I.P.*, donnait le chiffre de 951 communautés ecclésiales comme rattachées à la F.P.F.

Parmi elles, il faut dire que 85 Eglises baptistes ou E.R.E.I. n'adhèrent pas au Conseil Œcuménique des Eglises (C.Œ.E.), et (comme bien d'autres membres des Eglises réformées ou luthériennes), ne suivent pas les orientations actuelles du Conseil de la Fédération.

Mais on peut compter avec quelque approximation (difficile mais fondée sur une sérieuse enquête) que près de ou plus de 800 communautés évangéliques en France ne font pas partie du Conseil de la Fédération protestante.

Après avoir fait cette statistique et demandé qu'on veuille bien la critiquer, nous avons reçu deux autres statistiques menées différemment et d'après lesquelles nos chiffres seraient peut-être encore au-dessous de la réalité.

Trouverons-nous un bon et sérieux statisticien pour préciser cela ?

Et est-il simplement facétieux l'ami qui nous écrit : « Je compte si l'on veut 800.000 protestants en France rattachés à la Fédération et plus de 200.000 (un autre dit 300) non-fédérés. Mais comme les fédérés ne comptent pas plus de 15 % de fréquentation au culte dominical et les non-fédérés 60 ou 70 % et même parfois davantage, j'estime que le dimanche les assistants aux cultes non-fédérés sont plus nombreux que les fédérés » ?

Quoi qu'il en soit, ne laissons pas croire, ni dans nos Eglises, ni dans le monde, que le protestantisme en France se borne aux Eglises inscrites par leurs autorités officielles à la Fédération Protestante de France. Il est beaucoup plus important !

Et l'on peut se demander aussi si l'Assemblée de Colmar aura le droit de s'appeler « Assemblée Générale du Protestantisme Français » et d'agir ou parler en son nom. Simple question de probité intellectuelle !

A propos de la prière

Qu'est-ce que prier ? A cette interrogation, la Bible ne donne qu'une réponse et elle engage notre existence : si vous voulez savoir ce qu'est la prière, eh bien, priez ! La Bible met devant nos yeux des hommes et des femmes qui furent des géants de la prière. Elle nous parle à travers le témoignage que rendent au Seigneur leurs combats et leurs larmes, leurs victoires et leur joie. Mais, en fin de compte, leur prière n'a jamais été qu'une réponse à la Parole qui leur avait été adressée, ou qu'une nouvelle question venant s'enchaîner sur l'interpellation dont ils avaient d'abord été l'objet.

LA PRIÈRE, UN CRI.

La Bible nous présente le plus souvent la prière comme un cri jeté dans la détresse vers Celui qui peut seul nous délivrer, beaucoup plus que comme un entretien paisible avec Dieu. Relisez le Psaume 107 avec son refrain : « Dans leur détresse, ils crièrent à l'Eternel, et il les délivra de leurs angoisses », ou la conclusion de la parabole de la veuve et du juge inique (Luc 18 : 1-8) : « Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus qui crient à lui jour et nuit ». Les hommes et les femmes de la Bible qui prient sont engagés dans une impasse où tout recul est impossible, enfermés dans une prison dont ils ne peuvent s'évader. La fin de toute virtualité humaine, voilà le commencement de leur prière. Ils sont aux prises avec le démon qui écrase un être cher avec une maladie sans espoir, une condamnation sans appel, ou la conviction d'avoir contre eux Dieu lui-même, sa justice, sa sainteté, avec la mort. Aux prises avec l'impossible, ils crient à Dieu.

Dans son ouvrage sur la prière, Frédéric HEILER distingue deux types de piété : la mystique et la prophétique. La piété mystique est une suite d'exercices spirituels qui conduisent l'âme d'étape en étape jusqu'à l'extase, contemplation directe de Dieu. Cette méthode se retrouve chez les bouddhistes et dans l'Islam. Elle affecte toute la piété contemplative du Moyen-Age. Cette prière, en réalité fuite hors du monde, s'évade des circonstances, cherche à les ignorer pour se perdre en Dieu. En se couvrant parfois du langage le plus évangélique, elle nie en fait l'incarnation de Dieu en Jésus-Christ, elle court-circuite toute l'œuvre de notre salut.

La prière biblique ne s'élève pas, parce que Dieu s'est abaissé jusqu'à nous en Jésus-Christ. Elle sait que Dieu veut nous rencontrer au fin fond de notre condition d'hommes, notre détresse, notre péché, notre mort. La piété mystique est une piété de bas en haut. La piété prophétique, la piété biblique va de haut en bas.

Comprenons-nous ! Si notre prière devient un élan mystique, Dieu, plein d'amour pour nous, a tout pouvoir pour nous rencontrer à mi-chemin entre la terre et le ciel. Mais il a vite fait de nous ramener sur la terre, c'est-à-dire à sa parole, révélés à nos cœurs par le Saint-Esprit. « Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » (Jean 3 : 13). Inversement, la prière la plus évangélique peut toujours dégénérer en effusions mystiques si nous ne veillons pas à ce qu'elle demeure enracinée dans la Parole de Dieu.

LA PRIÈRE, UN COMBAT.

La vraie prière ne nous est jamais naturelle. Si certains ont des tendances mystiques, si d'autres sont terre à terre, la vraie prière reste l'œuvre du Saint-Esprit et suppose des luttes. Lutte contre notre indolence ou notre fatigue. Lutte pour en trouver le temps. Jésus a dit : « Quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui est là dans le lieu secret. » (Matth. c : 6). Mais y a-t-il un lieu secret quand on est assailli par les cris des enfants, la radio du voisin, les scènes de ménage d'à côté, la sonnerie du téléphone ? A tel moment l'adversaire se met partout pour nous empêcher de prier. Cependant, l'ordre subsiste : Priez ! Un dur combat qui conduit les uns à prier à genoux d'autres en marchant, d'autres à haute voix, d'autres en écrivant leurs prières ; combat qui conduit à prendre sur le loisir ou le sommeil.

Combat contre moi-même et mon incrédulité. « Prier, à quoi bon ? Pour ce que ça sert. » « Autant agir, on n'est jamais si bien servi que par soi-même ! » — Nous oublions que nous invoquons *le Seigneur* du ciel et de la terre. Il en est toujours ainsi quand nous quittons le terrain ferme de la Parole de Dieu, et nous oublions que Jésus-Christ, notre avocat auprès du Père, fait le tri de nos prières, rejette ce qui doit l'être et présente à Dieu le reste « garni de son sacrifice », comme dit Calvin.

Combat enfin contre Dieu lui-même... Cette prière-là est toujours exaucée, si nous savons de quelles armes nous servir. Pas d'autre arme que la Parole de Dieu, que le Saint-Esprit met dans nos bouches, pas d'autre épée que celle qu'Il place entre nos mains. Dieu attend de nous que nous le vainquions sur son propre terrain, celui de ses promesses. Dans Genèse 18, Abraham intercède pour Sodome en brandissant comme arme la justice de Dieu : « Celui qui juge toute la terre n'accomplira-t-il pas la justice ? » Et lorsqu'Israël s'est corrompu avec le veau d'or, Moïse arrache le pardon de Dieu, en mettant en avant la grâce de Dieu, son honneur, ses promesses (Ex. 32 : 11-13). La femme syro-phénicienne (Marc 7 : 24-30) exige et obtient la guérison de sa fille en retournant contre Jésus la parole même dont il vient de se servir contre elle et qu'ainsi il a placée entre ses mains. Dieu se laisse toujours vaincre quand nous le mettons en demeure de tenir ses promesses. Il attend de nous cette mise en demeure.

LA PRIÈRE, UNE DISCIPLINE.

Une discipline que Dieu nous propose (mais qu'il n'impose pas, jaloux de nous laisser la liberté acquise en Jésus-Christ). Il est remarquable que les disciples aient demandé à Jésus une leçon de prière : « Maître, enseigne-nous à prier. » (Luc 11 : 1), et que Jésus nous ait donné dans l'Oraison dominicale une règle spirituelle pour toutes nos prières. Il attend que la prière enseignée sorte de nos cœurs et de nos bouches comme un cri, le cri que poussaient les gardes dont parle le prophète Esaïe (62 : 6) : « Sur tes murs, Jérusalem j'ai placé des gardes, ils ne se tairont ni jour ni nuit. » Le « Notre Père », c'est bien le « cri des élus » (Luc 18 : 7), le cri que Dieu attend que ses élus fassent monter vers le ciel jusqu'à l'avènement du Fils de l'homme.

Cette discipline nous est aussi proposée à cause de notre faiblesse, Jésus insiste pour que nous priions avec humilité, persévérance, espérance. Il le fait dans les paraboles de l'ami importun, de la veuve et du juge inique, du pharisien et du péager. Il nous met en garde contre

l'orgueil autant que contre les vaines redites. « Point de repos pour vous et ne laissez à l'Eternel aucune relâche, jusqu'à ce qu'il rétablisse Jérusalem et la rende glorieuse sur la terre. » (Es. 62 : 7).

LA PRIÈRE, UNE JOIE.

La prière du corps de Christ participe à la joie de son chef, la joie qui a fait tressaillir Jésus (Luc 10 : 21), la joie de sa victoire. Si le combat leur fait parfois entrevoir les tourments de l'enfer, s'ils le vivent dans la grisaille de tous les jours, il n'en demeure pas moins que leur chef est là : tout à coup, il entrouvre le ciel, il nous révèle sa joie.

Il y a dans notre prière la visitation de Celui qui était mort, et qui vit au siècle des siècles. Dieu, dans notre prière, peut nous ouvrir les portes du ciel. Comment nos cœurs n'éclateraient-ils pas en chants de louange ?

En 1940, au plus fort de la bataille d'Angleterre, comme les bombardiers allemands attaquaient vague après vague la ville de Swansea, des agents de la Défense passive aperçurent avec stupeur un vieil homme qui priait debout dans son jardin, les mains tendues vers le ciel. Rees HOWELLS, le fondateur du « Bible Collège », intercédait pour ses étudiants : le Collège fut épargné. — Il nous faudrait beaucoup de Rees HOWELLS aujourd'hui. Le Prince des Ténèbres mène dans le monde une guerre subversive. Il est partout et nulle part. Il a découvert la ruse suprême : se mettre au bénéfice de la démythologisation, faire croire qu'il n'est qu'une fable. Que nous priions à genoux ou les mains vers le ciel, Dieu attend que nous lui arrachions le réveil, et toutes les grâces dont Il veut nous combler.

Roger BELMONT.

« Sachons que notre défense est exclusivement dans la prière. Nous sommes trop faibles vis-à-vis du diable et de ses vassaux. Tenons ferme les armes du chrétien, elles nous rendent capables de combattre le diable. Qui a remporté ces grandes victoires sur les entreprises de nos ennemis que le Diable a utilisé pour nous asservir, sinon les prières de quelques braves gens qui se sont élevées comme une muraille d'airain pour nous protéger ? Nos ennemis peuvent se moquer de nous. Nous les braverons, eux et le Diable, si nous nous maintenons dans la prière, et si nous y persistons. Car nous savons que lorsqu'un chrétien prie ainsi : « Mon cher Père, que ta volonté soit faite », Dieu lui répond : « Mon cher enfant, oui, elle se fera en dépit du Diable et du monde entier ».

LUTHER (*Grand catéchisme*).

« Il y a deux manières de prier :

L'une suppose une piété sincère, l'autre une foi toute-puissante.

L'une demande et espère ; l'autre veut et attend jusqu'à ce qu'elle ait

obtenu. C'est même ce *jusqu'à ce que* qui la caractérise.

L'une est exaucée tant bien que mal, l'autre reçoit tout, et toujours.

La première observe scrupuleusement le temps de ses dévotions journalières ; la seconde demeure à genoux des heures, un jour, toute une nuit.

La première s'accommode au cours ordinaire de la vie ; la seconde veille, jeûne, crie, pleure, sue du sang.

La première est le chemin battu des fidèles, serpentant mollement dans la plaine ; la seconde est la voie rude des parfaits, escaladant le rocher, sondant l'abîme, rasant le précipice.

La première est la méthode irrécusable du frère un tel ou de la sœur une telle ; la seconde est la méthode divine de Jacob près du torrent, de Moïse au Sinaï, de Samuel à Mitspa d'Elie sur le Carmel, de Jésus au désert, en Gethsémané et en Golgotha.

Celle-là nous est connue depuis que nous avons connu le Seigneur ; celle-ci... Seigneur, enseigne-nous à prier. »

Adolphe MONOD.

Pour que l'Alliance Evangélique vive et se développe

Lors de l'examen des résultats financiers de l'année 1965, nous nous étions réjouis en constatant la remarquable progression des collectes, des dons, des cotisations, des abonnements au Bulletin. Nous y avons vu un signe plus tangible que bien des paroles qu'un nombre de plus en plus grand de chrétiens et chrétiennes des différentes communautés évangéliques de France étalent soucieux de *s'unir sur une base solidement biblique pour affirmer ensemble leur foi et leur unité spirituelle en Jésus-Christ, face à la confusion grandissante de bien des esprits et à l'athéisme moderne.*

Mais les recettes du premier semestre 1966 marquent un fléchissement par rapport à 1965 au lieu de la progression que nous escomptions. Je lance donc un appel à tous les lecteurs de ce Bulletin pour qu'ils persévèrent dans l'effort si important où nous sommes engagés ensemble et qu'ils apportent une contribution à la mesure de leurs possibilités :

— en renouvelant et augmentant si possible leurs dons et cotisations ;

— en faisant connaître l'Alliance Evangélique et ce Bulletin autour d'eux ;

— en présentant avec persévérance ce travail à Dieu dans la prière, afin qu'une grande bénédiction repose sur lui et que l'Evangile soit annoncé avec toute la puissance du Saint-Esprit à notre peuple.

Le Trésorier : Jean KREITMANN.

Nous souhaitons une très affectueuse bienvenue au nouveau Commissaire de l'Armée du Salut en France, M. Gilbert ABADIE. Rappelons avec joie que « l'Armée » fait partie de notre Alliance Evangélique.

L'A.E.F. travaille en plein accord, en particulier, avec :

● *La Ligue pour la Lecture de la Bible*, qui nous aide beaucoup dans nos week-ends bibliques et nos campagnes d'évangélisation.

● Les films de B. GRAHAM et le magazine *Décision*, qui continuent à se développer (récente production du film en couleurs : « *Jeunesse insoumise* »).

● Le groupe des Infirmières et personnel médical et para-médical, dont le Bulletin trimestriel, *Aimer et servir* mène joyeusement un combat fort utile.

● Les bureaux de l'œuvre si féconde de *Radio-Réveil* ont la joie de nous annoncer qu'ils s'installent dès maintenant à Bevaix, près de Neuchâtel (Suisse). Nouvelle adresse : Radio-Réveil, 1211 Genève 6.

● La Commission francophone de Radio-Télévision protestante officielle

de Belgique nous donne de forts intéressants détails sur son travail d'évangélisation par les ondes officielles. Nous espérons en parler plus longuement un jour.

● Il existe des *Groupes Bibliques Universitaires* à Agen, Besançon, Grenoble, Lyon, Nancy, Paris-Orsay, Paris-Ville, Poitiers, Rennes, Strasbourg, Toulouse...

● *Pour les adolescents*, la Ligue pour la Lecture de la Bible organise du 11 au 22 août un camp à Guebwiller (Ht-Rhin) et du 13 au 23 août un camp volant (inscriptions à La Ligue, 15, av. Foch, 68 - Guebwiller).

● *Camp pour les Post-Gébusiens* à Guebwiller (Ht-Rhin), du 18 au 28 août (inscriptions auprès de P. FILHOL, 8, rue Jules-Isaac, 13 - Aix-en-Provence).

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements **de solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :

- a) à *prix réduit*, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants ;
- b) *gratuitement* aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc... ;
- c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des *dons* peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

FRANCE : Commandes : 8, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O.).

Abonnements, envois de fonds et dons : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye (S.-et-O.). C.C.P. Paris 7284.62.

Abonnement : 15 F. Abonnement de solidarité : 30 F ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduit, 10 F.

ALLEMAGNE : Pastor Wilhelm LANGENOHL, Rheydt, Kirchstrasse 1. Konto Nr. 48 54. Städt. Sparkasse, Rheydt. Postcheckamt : Köln 7275.

Abonnement D.M. 13 ; Etudiants : D.M. 8,50.

BELGIQUE : M. le pasteur Paulo MENDES, 99, rue du Roi-Albert-I^{er}, Dour (Hainaut). Compte courant postal 3776.05.

Abonnement : 140 francs belges. Abonnement de solidarité : 280 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 100 francs belges.

ETATS-UNIS, CANADA : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3, N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 3, —. Abonnement de solidarité : \$ 6 ou plus.

GRANDE-BRETAGNE : The Rev. G. S. R. Cox, The Vicarage, Gorsley, Ross-on-Wye, Herefordshire.

Abonnement : £ 1, Student sub. sh. 13.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma, C.C. Postale 1/26922.

Abonnement : lires 1.500.

Pasteurs et assimilés, étudiants : lire : 1.000.

PAYS-BAS : M. Th. J. BARENTSEN, Leijweg 176. s'-Gravenhage. Postrekening Nr. 384573. Telefoon : 335703.

Abonnement : Fl. 12. Abonnement de solidarité : Fl. 25 ou plus.

Etudiants : prix réduits : Fl. 8.

PORTUGAL : Rui Antonio RODRIGUES, Bairro da Boavista, 9-1^o, Ponta Delgada, S. Miguel, Açores.

Abonnement : 60 \$ 00.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 43 \$ 50.

SUISSE : M. R. BURNIER, 39, boulevard Grancy, Lausanne. Compte postal : II.6345.

Abonnement : 13,50 francs suisses. Abonnement de solidarité : 30 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : prix réduits, 9 francs suisses.

AUTRES PAYS : F 16

PUBLICATIONS DISPONIBLES

1° Au siège de *La Revue Réformée*, 8, rue de Tourville, 78, Saint-Germain-en-Laye, (France). C.C.P. Pierre MARCEL, 3456.23, Paris. 15 % de réduction, franco, pour commandes adressées au siège de la Revue

	F
Birger GERHARDSSON, <i>Mémoire et Manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i>	4,50
<i>Canons du Synode de Dordrecht (1618-1619)</i>	4,50
Jean DE SISMONDI (1773-1842). Précurseur de l'Economie Sociale	6,
Jean CALVIN, <i>Sermons sur la mort et passion du Christ</i> (Esaïe LIII)	5,

La Nativité :

1. L'Annonce faite à Marie et à Joseph	4,—
2. Le Cantique de Marie	4,—
3. Le Cantique de Zacharie	4,—
4. La Naissance du Sauveur	4,—
Les quatre fascicules ensemble	12,—
<i>Sécularisation du Monde moderne</i> , par H. DOOYEVEERD, R. GROB, D. M. LLOYD-JONES, Jean CADIER, André SCHLEMMER, etc.	5,—
G. C. BERKOUWER, <i>Incertitude moderne et Foi chrétienne</i>	4,50
Théodore DE BÈZE, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i> , Texte modernisé, Introduction, préface et notes de Michel Réveilland	10,—
Herman DOOYEVEERD, <i>La nouvelle tâche d'une philosophie chrétienne</i> ..	6,—
Pierre LESTRINGANT, <i>Le Ministère de l'Eglise auprès des malades</i>	épuisé
John MURRAY, <i>Le Divorce</i>	6,—
Arthur PFENNINGER, <i>Pour l'Honneur de Dieu</i> (Le drame de la vie de Calvin), Pièce en trois actes, adaptation française d'Edmond Duméril	4,50

Auguste LECERF :

<i>La Prière</i>	5,—
<i>Des moyens de la Grâce</i>	6,50
<i>Le Pêché et la Grâce</i>	5,

Pierre MARCEL :

<i>La Confirmation doit-elle subsister ? Théologie Réformée de la confirmation</i>	9,—
<i>Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de Grâce</i>	12,—
<i>L'Actualité de la Prédication</i>	6,—
<i>Gethsémani</i>	2,—
<i>Le témoignage en parole et en actes</i>	2,—
<i>Christ expliquant les Ecritures</i>	3,—
<i>L'Humilité d'après Calvin</i>	3,—

2° A la *Librairie Protestante*, 140, Bd Saint-Germain, Paris, 6°
(Tarif Librairie)

Pierre MARCEL :

<i>A l'Ecole de Dieu, Catéchisme réformé</i>	9,60
<i>A l'Ecole de Dieu, Manuel de direction spirituelle</i>	7,50
<i>Catholicisme et Protestantisme</i> , Lettre pastorale du Synode général de l'Eglise réformée des Pays-Bas sur l'Eglise catholique-romaine. 4° éd., « Les Bergers et les Mages »	6,60
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France</i> , ou Confession de La Rochelle. Format de poche, « Les Bergers et les Mages »	3,—

Jean CALVIN :

<i>Brève Instruction chrétienne</i> , Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages »	3,90
<i>Petit Traité de la Sainte Cène</i> , Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages »	3,90
<i>Institution de la Religion Chrétienne</i> , 4 volumes, « Labor et Fides », brochés : 108,— reliés	128,—
<i>Commentaire sur le livre de la Genèse</i> , « Labor et Fides »	66,—
<i>Commentaire sur l'Epître aux Romains</i> , « Labor et Fides »	36,—
<i>Commentaires sur les Epîtres aux Galates, Ephésiens, Philippiens, Colossiens</i> , « Labor et Fides »	40,—
Jean CADIER, <i>Calvin, l'homme que Dieu a dompté</i>	11,40